

JOURNAL DE LA SOCIÉTÉ STATISTIQUE DE PARIS

FERNAND FAURE

Alfred de Foville

Journal de la société statistique de Paris, tome 54 (1913), p. 551-581

http://www.numdam.org/item?id=JSFS_1913__54__551_0

© Société de statistique de Paris, 1913, tous droits réservés.

L'accès aux archives de la revue « Journal de la société statistique de Paris » (<http://publications-sfds.math.cnrs.fr/index.php/J-SFdS>) implique l'accord avec les conditions générales d'utilisation (<http://www.numdam.org/conditions>). Toute utilisation commerciale ou impression systématique est constitutive d'une infraction pénale. Toute copie ou impression de ce fichier doit contenir la présente mention de copyright.

NUMDAM

Article numérisé dans le cadre du programme
Numérisation de documents anciens mathématiques

<http://www.numdam.org/>

II

ALFRED DE FOVILLE

Alfred de Foville s'est éteint à Paris, le 14 mai 1913, à l'âge de soixante-dix ans, après une longue maladie dont l'issue, depuis quelques mois, était trop clairement entrevue par lui-même et par la tendresse dévouée de sa famille.

Ce n'est pas au lendemain de sa mort qu'on peut mesurer la perte qu'elle cause aux sciences dont il était depuis longtemps un des maîtres incontestés. La profusion et la diversité de ses travaux, l'ordre dispersé dans lequel ils se présentent à nous s'y opposent.

Tout ce qu'on peut dire, c'est que sa mort fait un vide immense parmi les économistes et les statisticiens français et même parmi les économistes et les statisticiens étrangers dont il avait conquis l'estime par la richesse de ses informations, la largeur et l'indépendance de ses doctrines aussi bien que par sa courtoisie et sa bonne grâce, sa bonne humeur et son esprit.

Nous voudrions pourtant essayer, dès aujourd'hui, de résumer et de juger son œuvre.

Beaucoup penseront sans doute que l'entreprise est prématurée et, qu'à la tenter ainsi, on risque d'en aggraver singulièrement la difficulté. A. de Foville a laissé des manuscrits importants et de nombreux cahiers où l'on trouve, en des notes détaillées, toute la substance de ses cours du Conservatoire des Arts et Métiers et de l'École des Sciences politiques. Pourquoi ne pas attendre que tout cela ait pu être lu, classé et dépouillé ? Nous sommes tout à fait de cet avis. Mais comment ne pas faire taire nos scrupules devant le désir exprimé par le Conseil de la Société de Statistique de Paris et par le bureau de l'Institut international de Statistique ; par ce Conseil et par ce bureau dans lesquels, pendant si longtemps, de Foville tint une si grande place (1) ?

(1) N'est-il pas naturel que l'Institut international de Statistique n'ait pas voulu attendre sa session de 1915 et ait voulu profiter de celle qu'il a tenue, à Vienne, en septembre 1913, pour rendre hommage à son vice-président, qui était en même temps l'un de ses fondateurs.

Aussi bien, si en dépit de notre bonne volonté et de notre dévouement personnel à la chère mémoire du défunt, notre étude reste incomplète, si ses conclusions doivent être révisées, nos confrères voudront bien se souvenir que notre excuse est, en partie du moins, dans le trop confiant appel qu'ils nous ont adressé.

Comme beaucoup de savants et d'écrivains, Alfred de Foville est de ceux dont l'œuvre ne se laisserait guère comprendre à qui ne connaîtrait pas l'homme et sa vie.

Parlons donc un peu de l'homme et de sa vie avant de parler de ses écrits.

I — L'HOMME ET SA VIE

Comme Levasseur et comme Georges Picot, de Foville est né à Paris. Il y est né le 26 décembre 1842. C'est, à l'en croire, un fait qui mérite d'être noté, car « pour ceux qu'on appelle les Parisiens et pour les académiciens en particulier, dit-il, dans sa belle notice sur Georges Picot (1), c'est presque une originalité que de ne pas être né en province ».

De Foville a dû cette originalité à la résolution prise un jour par son père, le Dr Achille de Foville, de quitter le pays de Caux d'où sa famille était originaire (2) et où il exerçait la médecine, pour venir se fixer à Paris.

Le Dr Achille de Foville, né en 1799 et mort en 1878, était un aliéniste des plus distingués, auteur d'ouvrages sur le cerveau qui furent classiques. Après avoir été médecin de l'asile des aliénés de la Seine-Inférieure, il était, en dernier lieu, médecin principal de l'asile de Charenton. En décembre 1842, au moment de la naissance d'Alfred, il habitait rue de Lille, non loin du Palais-Bourbon et tout près de la rue de Bellechasse où Alfred lui-même devait mourir. Il faisait un peu de clientèle, pendant les loisirs que lui laissait son service à l'asile. Ce n'est pas lui, absorbé qu'il était par sa profession, et enclin, paraît-il, à faire sentir un peu rudement son autorité paternelle, qui exerça l'influence décisive sur la formation morale et intellectuelle de son quatrième enfant qui n'était autre qu'Alfred de Foville.

A. de Foville a été élevé par sa sœur aînée. Celle-ci avait dix-sept ans de plus que lui. Elle avait épousé un professeur, M. Censier, qui dirigeait, avec la collaboration d'un abbé Paris, une maison d'éducation à Versailles. C'est dans cette maison, où il eut pour camarade le comte Albert de Mun, qu'A. de Foville fit toutes ses études secondaires. Ses dons naturels plus encore que le zèle de ses maîtres les lui rendirent faciles. Il avait, à dix ans, une verve et une imagination peu communes. Quand son professeur de rhétorique, après avoir donné un sujet de composition française, ajoutait, ce qui était assez fréquent : « De Foville, vous le traiterez en vers », le jeune écolier ne se faisait, dit-on, jamais prier.

Reçu bachelier en octobre 1859, A. de Foville voulut entrer à l'École polytech-

(1) Académie des Sciences morales et politiques, séance du 4 décembre 1909, p. 86.

(2) La famille de Foville tire son nom d'une petite localité située près d'Évreux. Un de Foville s'établit, vers 1300, à Tennemare, paroisse d'Escrainville, entre Goderville et Étretat. Un de ses descendants se fixa, vers 1500, à Saint-James-d'Allermont, à 18 kilomètres de Dieppe. Et c'est là que vécut la famille, d'une vie simple et rustique, jusqu'au début du dix-neuvième siècle.

nique, et il s'y prépara dans une pension religieuse tenue alors par les Carmes. Ce choix lui fut-il inspiré, comme l'a donné quelquefois à penser sa virtuosité de statisticien, par un goût particulier pour les chiffres et pour les mathématiques? Ce n'est guère vraisemblable. Livré à lui-même, il paraissait devoir incliner plutôt vers la culture littéraire que vers la culture scientifique. Ce qui est vrai, c'est qu'il était assez bien doué pour exceller également dans les sciences et dans les lettres. Mais tout en gardant pour sa sœur, M^{me} Censier, une affection quasi filiale, il subissait, à cette époque de sa vie, l'influence de son frère Paul qu'il aimait tendrement et pour lequel il eut toujours une affection profonde. Or, l'abbé Paul de Foville, le futur professeur au collège Saint-Sulpice, n'avait pas été seulement un brillant oratorien, élève du père Gratry, il avait été aussi, comme ce dernier, un brillant polytechnicien. A. de Foville voulut, en ceci, imiter son frère. Voilà l'explication très simple de sa résolution.

Entré à l'École en 1861, il en sortit, le 42^e, en 1863. Il fut aussitôt après nommé ingénieur télégraphiste et envoyé, en cette qualité, à Rouen, la capitale de son pays d'origine.

Mais les fonctions d'ingénieur télégraphiste lui parurent bien étroites et d'une technicité un peu rebutante. Elles ne réussirent pas à le conquérir. Il les abandonna après les avoir remplies pendant quelques mois seulement; et même, il renonça définitivement aux diverses situations que peut ouvrir la culture donnée par l'École polytechnique.

Mais qu'allait-il faire? Il y eut là, dans sa vie, de 1863 à 1866, un moment d'hésitation. Il s'inscrit à la Faculté de Droit de Paris, le 11 avril 1864 et il y conquiert très brillamment le diplôme de licencié en droit, en août 1866. Sur les quatre examens qui sanctionnèrent ses études, il obtint trois fois une note dont la Faculté de Droit de Paris n'a jamais été prodigue, la note *éloge*; et on relève parmi les noms de ses examinateurs, ceux de maîtres, tels que Valette, Vuatrin, Bufnoir, qui ne passaient pas précisément pour pécher par excès d'indulgence.

Cela ne l'empêchait pas d'entrer en même temps à l'École des Chartes et d'y passer une année. Il songea, un instant, à l'École des Beaux-Arts, vers laquelle il était attiré par le vague désir de devenir architecte. N'allait-il pas être victime de la variété de ses dons naturels et de la facilité avec laquelle il pouvait réussir dans les carrières les plus diverses? (1)

Il avait aussi, par bonheur, tourné ses regards vers le Conseil d'État et, finalement, c'est à lui qu'il donna la préférence. Il prit part au concours de l'auditorat, à la fin de 1866 et y fut reçu quatrième.

Il faut avouer que le Conseil d'État ouvrait, à cette époque, des horizons capables de séduire un débutant de sa valeur et de sa largeur d'esprit. Peut-être songeait-il, du haut de sa vingt-troisième année, à son grand ancien, le polytechnicien Adolphe Vuitry, qui, lui aussi, avait dit adieu, avant même de les avoir abordées, aux carrières dont l'École ouvre les portes, et qui, trente ans plus tard, en 1864, devenait le ministre présidant le Conseil d'État. Qui sait si la bifurcation d'Adolphe

(1) Il se rappelait, sans doute, ces heures d'incertitude quand il écrivait, en 1889, dans son introduction aux *Œuvres choisies de Bastiat* (p. 4) : « Pour les jeunes gens qui ont des aspirations élevées, c'est une heure critique que celle où, quittant le monde idéal que les livres leur avaient ouvert, il leur faut prendre pied dans le monde réel. »

Vuitry n'a pas contribué à déterminer celle d'Alfred de Foville ? On pouvait, en tout cas, appliquer à ce dernier ce qu'il disait, le 7 décembre 1912, de son illustre prédécesseur, en le faisant revivre devant l'Institut : « Et puis, le froid langage des sciences exactes n'était pas le seul qui lui fût familier (1). »

Tout, dans ce grand corps du Conseil d'État, semblait convenir à de Foville : La hauteur de sa mission administrative et politique, il collaborait à cette époque, à la préparation des lois ; « cette indépendance respectueuse », mais ferme, dont Vuitry faisait déjà, en octobre 1864, comme la devise de la haute Assemblée : l'allure « centre gauche » des conversations qui se tenaient, entre deux séances, sous les arcades de la cour du Palais d'Orsay, c'est de Foville lui-même qui nous en a fait confidence (2) ; tout, jusqu'à ce Palais lui-même, que le Conseil occupait de moitié avec la Cour des Comptes et dont il nous a décrit, avec une touchante mélancolie, les ruines lamentables qui attristèrent, pendant vingt ans, la perspective du quai d'Orsay (3).

Mais si de Foville avait trouvé sa voie, les événements ne devaient pas lui permettre de la suivre. Son titre d'auditeur au Conseil d'État lui avait permis d'être appelé à Rouen pour y remplir les fonctions de commissaire du Gouvernement près le Conseil de préfecture de la Seine-Inférieure. C'est là que la guerre le surprit, la guerre de 1870, « avec ses revers et ses hontes » (4). Et le voilà, au milieu de l'une des crises les plus terribles que la France ait jamais traversées, lancé dans une direction sinon complètement opposée à celle qu'il avait choisie, du moins très différente.

Il avait vingt-huit ans. Il s'engagea dans l'artillerie de la garde mobile de la Seine-Inférieure. Il dut, en qualité d'adjudant, y concourir à la mobilisation et à l'instruction des recrues. On sait avec quelles difficultés cette double opération fut accomplie, en 1870. Il paraît cependant qu'elle se fit assez bien dans la Seine-Inférieure. De Foville nous l'a décrite, dans une page émouvante.

« Nous n'oublierons jamais, dit-il, l'impression profonde que nous avons éprouvée le jour, où, au lendemain de nos premières défaites, en août 1870, il nous fut donné de concourir, sur une plage normande, à la mobilisation des enfants du pays. Ils ne riaient pas ; ils ne chantaient pas ; ils n'avaient pas mis de rubans à leur chapeau comme font ailleurs les conscrits. Ils arrivaient un à un de la campagne, graves et muets, mais soumis et résignés. Pas un ne manquait à l'appel, et si, parfois, pendant nos marches, quelques-unes de ces têtes blondes se détournaient un instant, pour chercher à l'horizon la fumée du toit paternel ou le clocher du hameau natal, tous apportaient à l'exercice une telle volonté de bien faire, que les vieux officiers qui nous aidaient à les instruire en étaient surpris et émus. Nous entendions un de ces artilleurs improvisés répéter, sans le savoir et presque en termes identiques, le mot charmant de Théophile Gautier : « On bat notre mère, c'est bien le moins que nous allions la défendre. » Et le pesant accent cauchois avec lequel ce paysan illettré se faisait l'écho inconscient du plus raffiné des poètes, ne rendait pas l'image moins touchante. »

(1) *Notice sur la vie et les travaux d'Adolphe Vuitry*, 7 déc. 1912, p. 7. — C'est la place d'Adolphe Vuitry que de Foville a occupée à l'Institut, dans la section d'économie politique, de statistique et finances.

(2) *Notice Adolphe Vuitry*, p. 12.

(3) *Notice Adolphe Vuitry*, p. 9.

(4) *Pouyer-Quertier*. Brochure formée par deux articles du *Correspondant*, p. 20.

Veut-on savoir où de Foville a déposé ce souvenir de jeunesse ? Cela surprendra sans doute. C'est dans le dernier chapitre de son livre *Les transformations des moyens de transport*, page 449. Ce chapitre, qui sert de conclusion et de couronnement à l'ouvrage, est rempli de larges considérations philosophiques et humanitaires qui n'ont qu'un rapport un peu lointain, mais qui ont cependant un rapport avec les progrès des moyens de transport. Comment la page que nous venons de citer a-t-elle pu y prendre place ? Il serait peut-être imprudent d'affirmer qu'elle y est autrement qu'à titre de hors-d'œuvre. Mais il y a des hors-d'œuvres d'une telle qualité qu'ils sont toujours à leur place.

La guerre durait encore, quand il fut ramené à la préfecture de la Seine-Inférieure par le préfet du 4 Septembre, un vieux républicain du nom de Desseaux, que les électeurs de Rouen avaient préféré à Pouyer-Quertier, aux élections de 1869. « Un vieil avocat du cru, homme estimable, mais pas très fort et déjà fatigué », c'est de Foville qui nous le dépeint ainsi, dans ses souvenirs et documents sur Pouyer-Quertier, page 10. Pour « un homme déjà fatigué » et pour un préfet républicain, ce préfet fut évidemment bien inspiré, en osant appeler auprès de lui notre auditeur au Conseil d'État de l'Empire. Mais un autre homme le fut peut-être mieux encore. C'est Pouyer-Quertier.

Devenu ministre des Finances, le 25 février 1871, par la grâce de M. Thiers, Pouyer-Quertier avait pris pour chef de son cabinet, M. Ruau, chef de bureau de la Direction générale des Contributions indirectes. De Foville a hautement rendu justice au « fonctionnaire sérieux et instruit » qu'était Ruau. Mais il n'a pu s'empêcher d'ajouter que Pouyer-Quertier avait beaucoup de peine à s'accommoder de son caractère froid, de son goût pour la temporisation et la critique négative.

Pouyer-Quertier voulut le doubler d'un sous-chef d'un autre tempérament et d'une autre envergure. Il avait connu de Foville commissaire du Gouvernement près le Conseil de préfecture, à Rouen, avant 1870. C'est à lui qu'il s'adressa, au début de juin 1871. Il ne lui gardait pas rancune d'avoir collaboré avec son ancien adversaire, le préfet Desseaux.

Un pareil choix était tout à l'honneur de celui qui le faisait et de celui qui en était l'objet. Le ministre n'eut pas à s'en repentir. Il trouva dans Alfred de Foville le plus intelligent et le plus utile des collaborateurs, le plus dévoué, le plus digne de confiance. Et quant à ce dernier, comment l'aurait-il regretté ? Sa carrière était fixée désormais. Il appartenait au ministère des Finances. La maladie et la mort devaient seules l'en séparer, quarante-deux ans plus tard.

Mais ce qui importait davantage encore, c'est qu'une voie nouvelle s'ouvrait à son activité scientifique ; une voie féconde dans laquelle il devait tout naturellement acquérir une expérience politique et financière, économique et statistique vraiment incomparable. Dans la seule période de dix mois qu'il passa auprès de Pouyer-Quertier, dans l'amoncellement des problèmes de toute sorte, que posait, à chaque instant, « cette effroyable et merveilleuse liquidation de la Révolution, de la Guerre, de l'Invasion, de la Commune » (1), et à la solution desquels il était, par la confiance de son chef, très largement associé, il put voir et apprendre plus qu'il n'eût pu le faire en dix années de période normale.

En voici, entre bien d'autres qu'il serait possible de trouver, une preuve qui ne

(1) *Pouyer-Quertier*, p. 13.

manque pas d'intérêt pour les statisticiens. Il avait accompagné son ministre à Versailles et il assistait, avec lui, à la séance de l'Assemblée nationale, le 22 décembre 1871. L'économiste Wolowski était à la tribune. « L'étude des éléments de la fortune publique de la France, disait Wolowski, porte à la croire comprise entre 150 et 200 milliards de francs. » — « Personne ne peut le savoir, interrompait le Président de la République. » — « C'est pour cela, reprenait l'orateur, d'un ton conciliant, que je mets une marge de 50 milliards » et, Thiers, tout en colère : « Vous en pourriez mettre une de 500 milliards. » De Foville entendit ce bref dialogue. « Il y avait là, dit-il, comme un défi porté à la statistique financière. Nous n'avons pas voulu qu'il restât sans réponse ; et d'autres recherches nous mettaient bientôt en mesure de recommander, pour l'évaluation des richesses nationales, une méthode nouvelle. » Telle est l'origine de sa méthode dite de l'annuité successorale (1).

Pouyer-Quertier fut forcé de donner sa démission, le 5 mars 1872. La dernière journée qu'il passa au Ministère des Finances fut aussi la dernière passée par de Foville dans le Cabinet du ministre.

Il faut lire le récit poignant et pittoresque qu'il nous en a laissé (2). Mais tandis que Pouyer-Quertier quittait le ministère pour n'y plus revenir, de Foville y subissait un simple déplacement. Du Cabinet du ministre il passait à la Direction du personnel, en qualité de sous-chef de bureau.

Après l'écrasant et fiévreux labeur des dix mois qu'il venait de vivre, son nouveau service lui parut facile à remplir. Il en profita pour composer son mémoire sur les *Variations des Prix*, qui fut couronné par l'Institut, en décembre 1873, et pour commencer sa collaboration régulière à l'*Économiste français*.

Il en profita aussi pour se marier. On nous permettra de mentionner ici cet événement d'un ordre très différent de ceux dont nous venons de parler, mais qui a été aussi un événement capital, le plus heureux de tous, sans nul doute, dans la vie d'Alfred de Foville, et dont l'action sur son œuvre scientifique, pour être difficile à analyser, n'en a pas moins été très profonde.

Son mariage avec M^{lle} Jeanne Hennequin fut célébré à Boulogne-sur-Mer, le 30 décembre 1873. M^{me} de Foville a gardé le souvenir vivant de la joie avec laquelle son heureux fiancé vint, un soir, déposer dans la corbeille de noces, la couronne décernée par l'Institut, à son mémoire sur les *Variations des Prix*.

En 1876, Léon Say était redevenu ministre des Finances. Ce maître dans l'art de connaître les hommes et de les bien employer eut l'idée d'appeler de Foville auprès de lui. Il le nomma successivement sous-chef et chef-adjoint de son cabinet, le 29 mars et le 1^{er} juin 1876. Mais il voulut faire mieux, il voulut lui confier une fonction où il pourrait mettre pleinement au service de l'État et au service de la science sa lumineuse intelligence et les trésors d'expérience qu'il avait acquis, au contact des événements, de 1870 à 1872. L'idée fut réalisée dans le budget de 1877, par l'ouverture d'un crédit de 30.000 francs pour la création, au ministère des Finances, d'un bureau

(1) Cette origine nous a été révélée par lui-même dans son article sur la *Richesse en France*, publié, en avril 1906, dans la *Revue économique internationale*; mais ce détail semble être resté inaperçu.

(2) *Pouyer-Quertier, Souvenirs et documents*, par A. DE FOVILLE, p. 51-53. On y voit de Foville présentant à son chef, qui voulait contresigner jusqu'à la dernière, les traites que l'Allemagne attendait pour donner quittance des deux premiers milliards de l'indemnité de guerre; puis, quand la dernière signature fut sèche, vers une heure du matin, le ministre ne voulant plus coucher dans le Palais du Louvre et se retirant, après avoir confié à de Foville la garde d'une cassette contenant 300 millions.

de *statistique et de législation comparée*. Alfred de Foville fut chargé de la direction de ce bureau, à partir du 1^{er} janvier 1877. Cette création, si modeste en apparence, et cette désignation doivent compter parmi les mesures les plus heureuses et les plus fécondes qu'ait peut-être jamais prises un ministre des Finances. Elles sont dignes de celui qui a été le plus grand de nos ministres des Finances depuis 1870.

Nous reviendrons un peu plus loin sur l'œuvre de ce bureau qui s'est confondue, pendant seize ans, de 1877 à 1893, avec l'œuvre même d'Alfred de Foville. Disons ici seulement que, grâce à lui, les résultats ont dépassé les espérances qu'avait fait naître la mesure inscrite dans le budget de 1877.

On a pu croire, pendant longtemps, que de Foville et le bureau de statistique et de législation comparée ne faisaient qu'un. Du moins ne pouvait-on concevoir le bureau sans de Foville à sa tête. Mais on ne pouvait, en vérité, condamner notre ami à finir sa carrière dans un poste de chef de bureau. N'était-ce pas déjà trop que de l'y avoir laissé jusqu'à cinquante ans passés, alors qu'autour de lui commençaient à foisonner les directeurs et même les directeurs généraux ayant à peine atteint la quarantaine ? Si notre hiérarchie administrative avait été plus souple, on l'aurait fait avancer sur place, suivant la formule et suivant l'usage que l'on trouve en d'autres pays. On lui aurait conféré le titre de directeur ou même de directeur général, il n'était inférieur à aucun, et on l'aurait conservé dans la fonction qu'il remplissait d'autant mieux qu'elle avait été créée pour lui !

Mais la chose parut impossible. Les nécessités implacables de l'avancement hiérarchique l'obligèrent à abandonner le bureau de statistique.

Nous ne ferons injure à aucun de ses successeurs, dont quelques-uns comptent parmi nos plus distingués collègues, en disant qu'il n'y a jamais été remplacé et qu'on en est réduit à s'estimer heureux d'avoir pu y faire survivre son influence en conservant, dans le *Bulletin mensuel*, sa méthode et ses cadres.

Il y avait heureusement, à cette époque, au ministère des Finances, une direction qui attendait un chef et pour laquelle de Foville était vraiment le chef rêvé. Un ministre des Finances avisé, M. Peytral, eut l'heureuse pensée de lui confier, le 4 novembre 1893, la charge de la Direction des Monnaies et Médailles.

La Direction des Monnaies et Médailles avait été profondément remaniée quelques années auparavant, en 1888 et 1889. La frappe des monnaies, longtemps stationnaire, reprenait subitement une activité inattendue et rendait nécessaire la transformation de l'outillage. Il fallait trouver le moyen d'opérer cette transformation sans interrompre les fabrications quotidiennes. La frappe des médailles venait d'être soumise à un régime nouveau, beaucoup plus libéral que l'ancien pour les graveurs. Le fonctionnement de toute cette nouvelle organisation rendait la tâche du directeur à la fois très délicate et très lourde. De Foville s'en acquitta supérieurement.

Il était tout particulièrement désigné pour inaugurer une nouvelle publication qui vint, sous le nom de *Rapport annuel du Directeur des Monnaies au ministre des Finances*, répondre à des vœux formulés par les conférences de l'Union latine et plus récemment, en septembre 1895, par l'Institut international de Statistique. Ces vœux tendaient à obtenir du Gouvernement français qu'il voulût centraliser et publier tous les documents relatifs à la production et à la consommation des métaux précieux, à l'émission et à la circulation des monnaies.

Rien de ce qui touchait les questions monétaires n'était étranger à de Foville. Il les avait traitées de main de maître dans son mémoire sur les *Causes des Varia-*

tions des Prix, et il n'avait cessé de les suivre, dans le *Bulletin de Statistique et de Législation comparée*. C'est à lui que nous devons les quatre premiers *Rapports annuels du Directeur des Monnaies de France*, ceux qui portent les millésimes 1896, 1897, 1898 et 1899. Il les présentait lui-même à la session de l'Institut international de Statistique, tenue à Christiania, en septembre 1899, et voici comment il s'exprimait, non sans quelque fierté, en terminant sa présentation : « Je compte beaucoup, disait-il, sur mes collègues de l'Institut pour m'aider à améliorer cette publication périodique. Les compliments qu'elle m'a parfois valus ne m'ont pas laissé indifférent, à coup sûr. Mais ma gratitude ira surtout à ceux des maîtres de la science monétaire qui, par leurs critiques, voudront bien me mettre à même d'améliorer d'année en année une œuvre qui, je tiens à le répéter, n'est pas seulement la mienne, mais aussi la vôtre. »

Pourquoi faut-il que le hasard trop souvent aveugle qui décide du sort des hommes, ait empêché la réalisation des espérances que notre ami exprimait ainsi devant l'Institut international de Statistique, en 1899 ?

De Foville fut nommé conseiller-maître à la Cour des Comptes, le 9 février 1900. La mesure était inattendue. Personne ne put en trouver l'explication dans le souci de l'intérêt public. Il était au contraire trop facile d'apercevoir ce que l'intérêt public pouvait y perdre. A la Direction des Monnaies, de Foville était un chef hors de pair. Ses travaux jouissaient d'une autorité reconnue dans le monde entier ; ils faisaient honneur à la France. A la Cour des Comptes, si haute et si nécessaire que soit la mission de ce grand tribunal, il devenait impossible à de Foville de mettre au service de l'État toute l'expérience et toute la science qu'il avait accumulées depuis trente ans.

Cette nomination fut pour lui comme une disgrâce. Disgrâce imméritée et dont l'amertume fut à peine adoucie par le choix heureux que l'on fit en lui donnant pour successeur, à la Monnaie, l'un de ses plus chers et distingués élèves de l'École des Sciences politiques. Il en souffrit profondément, mais, comme on pouvait l'attendre de lui, il en souffrit en silence et avec résignation. Il accepta la fonction nouvelle qu'il n'avait pas demandée et pour laquelle il ne se sentait nullement fait. Il la remplit le mieux qu'il put, jusqu'à l'heure où, terrassé par la maladie qui devait l'emporter, il voulut en être relevé.

Telle fut sa carrière administrative. Carrière heureuse, en somme, qui lui permit de concilier ses devoirs professionnels avec son goût pour la recherche scientifique, et qui lui rendit facile cette assiduité exemplaire qu'il y montra toujours.

Il s'en faut pourtant qu'elle ait absorbé sa vie tout entière. A côté du fonctionnaire, il y eut, en lui, l'écrivain, le professeur au Conservatoire des Arts et Métiers et à l'École des Sciences Politiques, l'académicien qui devint, à partir de 1909, le secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences morales et politiques. Il y eut aussi le membre d'une foule de commissions, de comités, de conseils, de congrès, de jurys et d'associations diverses (1) toujours prêt à accepter partout la charge d'une

(1) Au nombre des associations scientifiques qui ont eu l'honneur de compter de Foville parmi leurs membres, on nous permettra de citer la plus obscure peut-être, celle qui n'est guère connue que des cinquante membres qui la composent, mais celle qui ne fut pas pour lui la moins attrayante, puisque, après l'avoir fondée, en 1891, il la présida pendant plus de vingt ans avec une remarquable régularité, nous voulons parler de la *Société d'Études économiques*, qui tient ses séances, 27, rue Danton, de novembre à juin, deux fois par mois, de midi à deux heures.

communication, d'un rapport ou d'une présidence, et mettant partout au service de ceux qui voulaient y faire appel, l'autorité de son savoir, l'affabilité de son caractère, la droiture et la sûreté de ses avis.

Il y eut enfin le chef de famille dont la tâche, pour lui, fut loin d'être une sinécure, mais dans l'accomplissement de laquelle il a trouvé tant de satisfactions et tant de joies. De Foville ne se bornait pas à mesurer froidement, par l'observation et le calcul, le redoutable péril que fait courir à la France l'abaissement du taux de sa natalité. Depuis plus de dix ans, il s'appliquait à le signaler avec autant de force, de chaleur et d'éloquence que pouvaient y en mettre les plus autorisés et les plus ardents de ses confrères (1). Et non content de recommander à ses concitoyens la pratique des familles nombreuses, il leur en donnait un merveilleux exemple. N'était-il pas entouré, à ses derniers moments, par sept enfants et par vingt et un petits-enfants ?

Si diverses qu'aient été les fonctions et occupations dont sa vie a été remplie, de Foville s'en est toujours acquitté avec quelques qualités maîtresses qui l'ont suivi, sans jamais s'altérer, de sa jeunesse à son âge mûr, de son âge mûr au début de sa vieillesse et jusque sous l'étreinte de sa dernière maladie.

C'est ainsi qu'il avait la passion de l'ordre et de la clarté.

L'ordre et la clarté, voilà peut-être la qualité maîtresse de tous ses écrits, quelle qu'en soit la nature et quel qu'en soit l'objet. Il la déployait également dans la description des faits et dans l'exposé ou la discussion des doctrines. Et il ne tenait pas moins à l'ordre dans les choses qu'à l'ordre dans les idées. Il l'a prouvé, à la Direction des Monnaies, en réorganisant avec un rare bonheur notre admirable musée du quai Conti. Rien de mieux classé que les nombreux dossiers où il déposait les matériaux des futurs écrits qu'il avait toujours sur le chantier. Quant à ses manuscrits, on les lit aussi aisément qu'un texte imprimé. Sans être calligraphique et banale, avec ses lettres bien formées et ses lignes largement espacées, son écriture était essentiellement claire et point n'est besoin d'être expert en graphologie, pour y découvrir la marque de la lucidité de son esprit.

Sa vie fut toujours parfaitement ordonnée. Ce fut le secret qui lui permit, son extraordinaire facilité de travail aidant, de produire beaucoup sans jamais s'exposer à un surmenage que sa santé n'aurait pas supporté. Ses journées de labeur ne commençaient pas de grand matin ; elles finissaient en général à 10 heures du soir. Mais il savait à merveille en utiliser tous les instants. Il avait l'art de les allonger, à force de les bien employer.

Sa passion de l'ordre et de la clarté s'unissait en lui au sens le plus délicat de la mesure, de la mesure dans les idées et dans les doctrines, comme dans tous les actes de la vie. Tout ce qui était excessif le choquait. Il avait pour la brutalité, sous toutes ses formes, à commencer par la brutalité dans la pensée et dans le langage, une répugnance invincible. Mais ce trait de son caractère a fait quelquefois porter sur lui des jugements contestables.

On a parlé, dans une enceinte où il devait pourtant être bien connu, « d'une conscience un peu fermée (2) ». La conscience de de Foville paraissait fermée parce

(1) MM. Paul Leroy-Beaulieu, Charles Gide, Jacques Bertillon, Georges Rossignol.

(2) Discours de M. G. Fagniez, président de l'Académie des Sciences morales et politiques, à l'occasion de la mort d'Alfred de Foville, lu dans la séance du 17 mai 1913.

qu'elle était discrète. Et elle restait fermée pour ceux qui ne savaient pas l'ouvrir.

C'était, a-t-on dit encore : « Un homme très attaché à certaines convictions, mais peu confiant dans l'utilité de l'effort, surtout de la résistance et de la lutte au profit des intérêts publics qui pouvaient lui être chers. » Ou cette formule un peu obscure ne veut rien dire, ou elle signifie que de Foville manquait d'énergie et de courage dans la défense de ses convictions. Mais n'aurait-elle pas trahi la pensée de son auteur ? On voudrait le croire.

De Foville a été un de ces rares fonctionnaires de l'État qui ont su concilier toujours l'exact accomplissement de leur devoir professionnel avec la liberté de penser et d'écrire. Il a passé sa vie d'écrivain à exposer et à discuter des idées philosophiques, sociales, économiques, défendant celles-ci, attaquant celles-là, sans autre souci que celui de la vérité, les examinant et les jugeant en elles-mêmes avec une entière franchise et une absolue indépendance d'esprit. Il est vrai qu'il l'a toujours fait avec son parfait sentiment de la mesure. Il a toujours pensé que la courtoisie de ses critiques ne risquait pas de les affaiblir et qu'on peut faire la guerre aux idées, avec toute la vigueur nécessaire, sans attaquer les personnes qui les défendent. Quand il avait le choix, dans une discussion, entre le coup de massue qui écrase l'adversaire et le trait d'esprit qui le confond sans le blesser, il n'hésitait jamais à donner la préférence au trait d'esprit. Et on sait avec quelle aisance il maniait le trait d'esprit ! Serait-ce là ce qu'on a pris pour de la mollesse et ce qui l'a fait accuser de manquer de confiance dans l'utilité de la lutte ?

Peut-être aussi a-t-on cru pouvoir lui reprocher quelque tiédeur dans l'affirmation de ses idées religieuses ? Ce serait plus injuste encore. Tous ceux qui l'ont vu de près savent avec quelle fermeté et quelle dignité il pratiquait ses convictions catholiques. Il est vrai qu'ils savent aussi avec quelle largeur d'esprit il pratiquait la tolérance. Ils savent qu'il respectait les idées philosophiques et religieuses des autres comme il entendait que les siennes fussent respectées. Oserait-on l'en blâmer ?

Mais de Foville n'était pas seulement un homme de science. Il ne vivait pas exclusivement dans les hautes régions de la spéculation économique, statistique ou même sociologique. Il était aussi un homme de goût très fin et de riche imagination, un véritable artiste. Le souci de la précision et de la vérité dominait certes toutes ses recherches et toutes ses explications. Mais il pensait que la vérité ne perd rien à être revêtue d'une parure littéraire. Il ne se sentait pas quitte avec le lecteur quand il lui avait donné une exacte description. Il fallait encore, quand la chose était possible, et elle l'était toujours avec lui, que la description fut élégante, colorée et comme vivante. Sans effort, comme en se jouant, il traitait les sujets les plus ardues, avec esprit, avec bonne humeur, avec agrément (1). Il ressemblait à ces artistes qui savent donner du charme à la peinture du désert. Il excellait, comme son compatriote Pouyer-Quertier, mais avec toute la correction qui manquait à ce dernier, à « vivifier les sujets trop austères et à égayer les trop abstraites polémiques » (2).

(1) Ses vœux étaient comblés, c'est lui qui le confesse, si, après avoir feuilleté ses livres (il s'agit de son livre, *La Monnaie*), « le lecteur en retirait l'impression que l'économie politique et la statistique elle-même ne sont pas choses aussi arides, aussi maussades, aussi stériles que le prétendent leurs détracteurs ». *Introd.*, p. v.

(2) *Pouyer-Quertier*, p. 9.

Son talent d'écrivain se retrouve dans toutes ses œuvres. Mais il s'affirmait, tout particulièrement, semble-t-il, dans les écrits de dimensions restreintes, tels que conférences, introductions, articles de revue, éloges ou discours académiques. Ses conférences sur le vin, sur le sucre et le sel, prononcées à Paris, en décembre 1889 et en janvier 1890, devant une réunion d'officiers auxquels on voulait donner quelques notions de statistique ; l'introduction qui précède le premier volume de l'enquête sur l'habitation en France dont il avait été l'organisateur, vers 1892 ; ses notices académiques sur Georges Picot, Émile Levasseur, Boutmy et Adolphe Vuitry ; ses deux articles sur Pouyer-Quertier sont de véritables petits chefs-d'œuvre. Si on prenait la peine de former un recueil anonyme avec un certain nombre de pages choisies, extraites de ses œuvres, on étonnerait singulièrement le plus grand nombre des lecteurs en leur apprenant que l'auteur est un de nos économistes et un de nos statisticiens les plus savants. Parmi les économistes du dix-neuvième siècle, nous voulons parler seulement des morts, nous ne voyons guère que Bastiat qui l'emporte sur de Foville, par la vigueur et par l'abondance de la verve. Mais de Foville a plus de charme et plus de finesse que Bastiat, de même qu'il lui était supérieur par l'érudition statistique et par l'ampleur de ses doctrines économiques.

On nous a dit que de Foville adolescent avait cultivé les muses sur les bancs de sa pension de Versailles. Devenu jeune homme et adulte, ce goût ne l'avait pas tout à fait abandonné ; mais il ne s'y livrait jamais en dehors de l'intimité des réjouissances familiales et sous la forme de productions éphémères qui disparaissaient une fois lues. C'est tout à fait par exception et sous le choc d'une grande émotion esthétique qu'il voulut, un jour, s'essayer dans le genre noble et sacrifier à la muse de la poésie lyrique. De cette exception l'Institut international de Statistique a eu la primeur et la preuve. Mais il est à croire qu'il ne s'en est jamais douté et c'est pourquoi nous pouvons la lui révéler aujourd'hui. Est-il besoin d'ajouter que c'est une gracieuse confiance de sa chère compagne qui nous permet de le faire.

La première séance de la première session de l'Institut international de Statistique se tenait à Rome, le mardi 12 avril 1887. Le Président de l'Institut, sir Rawson-Rawson, voulant, comme il le dit lui-même, « se faire comprendre par le plus grand nombre de ceux qui l'écoutaient », prononçait, en français, son discours d'ouverture. Ses auditeurs eurent le plaisir de l'entendre célébrer la beauté de la grande cité, dans les cinq vers suivants :

Rome, Rome, la ville éternelle et sacrée
Que de tant de splendeurs les siècles ont parée,
Rome où chacun voudrait vivre, aimer et mourir,
Rome qui, toujours jeune et toujours vénérée,
Du haut de son passé sourit à l'avenir!

Sir Rawson-Rawson n'indiqua pas l'origine de sa citation. Aucun de ses auditeurs n'eut la curiosité de l'interroger à ce sujet. On se contenta d'admirer et d'applaudir, ainsi qu'en témoigne le compte rendu officiel de la session de Rome (1). Mais voici un autre détail curieux qui semble démontrer que le secret confié à sir Rawson-Rawson ne fut pas trahi par lui. Quelques semaines après la session de Rome, de Foville qui l'avait suivie avec une consciencieuse assiduité, en donnait, dans

(1) Voir *Bulletin de l'Institut international de Statistique*, t. 2, 1^{re} livraison, p. 35-43.

quatre articles de l'*Économiste français*, un compte rendu copieux tout empreint de l'émotion que lui avait causée sa première visite à la Ville éternelle (1). Il citait, à son tour, les cinq vers qu'avait lus sir Rawson-Rawson. Et, comme ce dernier, par une discrétion trop singulière pour n'être pas voulue, il ne faisait aucune allusion à leur auteur. Personne pourtant ne le connaissait mieux que lui.

Cette trop courte esquisse serait trop incomplète si nous l'achevions, sans ajouter que de Foville unissait aux plus rares qualités de l'esprit, des qualités non moins rares de caractère et de cœur ; sans dire qu'aucun de ses amis ne trouva jamais sa fidélité et son dévouement en défaut, qu'il se plaisait à les servir, à les défendre, à leur prodiguer ses encouragements et ses conseils ; sans rappeler enfin, qu'il nous a donné le spectacle d'une vie de famille exemplaire et que les vertus de l'homme privé furent, en lui, pour le moins, égales aux mérites du fonctionnaire, du savant, du professeur et de l'écrivain.

II — L'ŒUVRE

Un mot, d'abord, sur l'œuvre d'Alfred de Foville prise dans son ensemble.

Un des hommes qui l'ont jugée avec le plus de sympathie et d'indépendance à la fois, a écrit (2) : « Il serait exagéré de dire qu'Alfred de Foville ait apporté à la science des contributions nouvelles. » Si notre éminent collègue, M. Charles Gide, qui s'exprime ainsi, entend par là qu'Alfred de Foville n'a pas fait faire un pas décisif à l'économie politique et à la statistique, qu'il ne les a enrichies d'aucune de ces vues nouvelles qui marquent une époque de leur empreinte, nous en tombons volontiers d'accord avec lui. Mais où sont-ils et combien sont-ils, de notre temps, les hommes dont on peut dire, qu'après eux, la science économique n'est plus ce qu'elle était avant ? Où est l'inventeur d'une méthode qui, brisant d'un seul coup les vieux cadres dans lesquels la pensée avait évolué jusque-là, ouvre aux recherches des horizons nouveaux ? Où est l'homme à l'esprit assez puissant pour mettre en relief, dans la foule confuse des idées lancées avant lui, celle qui deviendra la donnée maîtresse de la science renouvelée ? Ils ont toujours été très rares dans le passé. Il est à croire qu'ils le seront plus encore dans l'avenir. Ils seront de plus en plus rares, à cause des progrès même des sciences sociales, en général, et de l'économie politique en particulier, à cause de l'accroissement incessant du volume et de la complexité des faits qui forment leur objet, à cause de la variété des recherches qu'elles exigent et de la masse formidable de matériaux que ces recherches font apparaître tous les jours.

Les sciences de la nature comportent peut-être encore ces découvertes géniales qui les font progresser par bonds, en apparence tout au moins. Leur objet, si vaste qu'il soit, est infiniment moins changeant et moins complexe aussi que celui des

(1) Le compte rendu a été reproduit en grande partie par le *Journal de la Société de Statistique de Paris*, de juillet 1887.

(2) *Revue d'Économie politique*, juin-juillet 1913, p. 337.

sciences sociales. Elles peuvent retrouver un Pasteur ou un Berthelot. Il en va tout autrement pour les sciences sociales. Leur élaboration, plus difficile et plus lente que celle des sciences naturelles, offre une place de plus en plus restreinte à l'influence prédominante de l'individu ; elle tend à devenir de plus en plus une œuvre collective. Mais, si, dans l'armée d'ouvriers, par le labeur desquels cette œuvre est accomplie, personne ne peut se flatter d'être un créateur, il reste permis à quelques-uns de se distinguer par l'éclat et même par l'originalité des services rendus.

Tel est justement le cas d'Alfred de Foville.

Des juges très compétents, ses amis et ses admirateurs sincères, se sont accordés à voir en lui un statisticien avant tout (1), et ont cru trouver là le trait caractéristique dominant de son œuvre,

Tel n'est pas notre sentiment.

De Foville a été plus et mieux qu'un statisticien. Il a été à la fois et à un égal degré, économiste et statisticien. Il a commencé par être économiste. Il le devint sans doute en faisant ses études de droit, à Paris, de 1864 à 1866, et en préparant le concours qui devait lui ouvrir, en 1866, les portes du Conseil d'État.

Rien n'autorise à dire, on pourrait même affirmer le contraire, qu'il s'est laissé conduire vers la statistique, en obéissant à une sorte d'inclination de sa nature. La statistique a toujours été pour lui un instrument et non un but.

Pourquoi, cependant, à la différence des économistes qui se contentent le plus souvent d'utiliser les chiffres réunis par les statisticiens, s'est-il fait statisticien au sens plein de ce mot ? Pourquoi au lieu de rester simple consommateur de statistique, s'est-il appliqué, toutes les fois qu'il l'a pu, à en devenir producteur ? Deux causes nous semblent avoir déterminé sa vocation statistique.

Il s'est fait statisticien d'abord pour donner satisfaction à la passion dont nous parlions, il y a un instant, à la passion de l'ordre, de la clarté, de la précision, ensuite pour pouvoir remplir les fonctions dont il fut investi, en 1871, par les hasards de sa carrière.

Sans méconnaître la nécessité des idées générales, il avait même pour elles, on le verra plus loin, un goût très vif, il n'aimait guère les affirmations vagues, les explications sans preuves et toute cette rhétorique un peu creuse qui remplissait les livres des économistes dont sa bibliothèque d'étudiant était meublée, vers 1864. Il crut, non sans raison, qu'il trouverait dans la statistique ce qu'il ne trouvait pas dans la littérature économique de l'époque.

Qu'il ait été incliné vers cette croyance par l'aptitude au maniement des chiffres qu'il avait acquise à l'École polytechnique, c'est infiniment probable. Mais on ne saurait aller plus loin et lui attribuer un prétendu amour inné des dénombrements, sans tomber dans une évidente exagération.

Et puis, comment ne pas devenir statisticien quand on est jeté, comme il le fut, en 1871, par sa collaboration avec Pouyer-Quertier, au plus fort de la mêlée économique et financière dans laquelle se débattait la France mutilée ? Comment son

(1) C'est l'avis exprimé par M. Payelle, premier président de la Cour des Comptes, dans son discours du 21 mai 1913 (*Journal officiel* du 22 mai 1913) ; par M. André Liesse (*Journal des Débats*, 16 mai 1913) ; par M. Arnauné (*Annales Sciences politiques*, juillet 1913, p. 149 et sq.) ; et M. Gide ne s'en éloigne guère, quand, dans la notice nécrologique citée plus haut, il trouve que le principal mérite d'A. de Foville a été « d'avoir admirablement su utiliser et surtout su rendre utilisable pour tous, les chiffres se référant aux questions du jour. »

esprit curieux et sa conscience droite ne l'auraient-ils pas porté à étudier d'un peu près toute la documentation statistique dont il devait faire un emploi quotidien, dans des circonstances parfois tragiques ? Ce n'était pas pour la science, c'était pour l'action qu'il dut s'exercer, pendant cette période tourmentée, à utiliser les documents statistiques. Mais rien de ce qu'il put voir et apprendre alors ne devait être perdu pour le futur maître de la science économique et de la statistique.

Ce n'est pas tout. Il ne suffit pas, pour être juste à son égard, de dire que de Foville a été à la fois économiste et statisticien.

Ce qui caractérise son œuvre, ce qui la distingue entre celles d'une foule d'autres économistes et statisticiens, ce qui la rend si personnelle et si originale, c'est qu'elle est sortie tout entière de l'intime et perpétuelle collaboration de l'économiste et du statisticien réunis en lui. Sans être systématiquement exclusif, sans renoncer, par exemple, aux précieuses informations fournies par la monographie, l'économiste qu'il y avait en de Foville s'est toujours, de préférence, appuyé sur le statisticien, autant du moins que la chose a été possible, en l'état de la documentation dont celui-ci pouvait disposer. Et, de son côté, le statisticien s'est toujours laissé inspirer et guider par l'économiste, tant pour le choix des objets qu'il peut y avoir intérêt à dénombrer, que pour le classement et le groupement des faits.

On s'exposerait à défigurer de Foville et à le diminuer, si on prétendait juger en lui, distinctement, le statisticien et l'économiste.

En lui, nous ne saurions trop le redire, l'économiste et le statisticien sont inséparables. Personne, croyons-nous, n'a réalisé, à un aussi haut degré que lui, cette union si nécessaire de la discipline économique et de la discipline statistique. Personne n'a su rendre leur collaboration aussi féconde. Si l'on ne veut pas aller jusqu'à dire qu'il les a dotées d'une méthode nouvelle, il faut du moins reconnaître qu'il a singulièrement perfectionné les méthodes employées jusqu'à lui. Tels de ses livres, *Le Morcellement*, *La Monnaie*, *La France économique*, qui seront à refaire un jour, quand leur matière aura été transformée par l'évolution incessante des faits, resteront comme de parfaits modèles de l'observation statistique mise au service de l'économie politique.

De Foville, sans y paraître et surtout, sans en tirer vanité, ce n'était pas dans sa nature, aura eu le mérite rare, à notre époque, de creuser un sillon dans lequel d'autres, après lui, pourront semer et récolter.

Mais son œuvre économique et son œuvre statistique ont beau s'enchevêtrer et se confondre, on ne peut, si on veut en donner une idée claire, se dispenser de les résumer séparément. On est forcé de procéder ici, comme dans l'étude de tous les phénomènes du monde qui s'offrent à nous indissolublement unis, mais dont on ne peut aborder l'étude qu'en les soumettant à des divisions arbitraires et à des classifications artificielles. L'essentiel est de prendre ces divisions et ces classifications pour ce qu'elles sont et de ne point leur donner une rigidité embarrassante.

OEUVRE ÉCONOMIQUE

L'œuvre économique d'Alfred de Foville est, croyons-nous, plus substantielle et plus importante qu'on ne se le figure habituellement. Sa dispersion en a masqué l'étendue. Son caractère fragmentaire en a diminué la portée. Si elle était remaniée

et comme reconstituée par un travail de synthèse, elle acquerrait une valeur que beaucoup ne soupçonnent pas.

Pourquoi de Foville n'a-t-il jamais condensé ses doctrines économiques et s'est-il borné à les exposer, au fur et à mesure que l'occasion lui en était fournie par les sujets particuliers qu'il abordait ?

Pourquoi n'a-t-il jamais rien écrit qui ressemble, même de loin, à un traité ou à un manuel d'économie politique ? On lui a demandé plus d'une fois de le faire. Pourquoi ne l'a-t-il pas fait ? Pourquoi a-t-il toujours reculé devant la publication de ses cours du Conservatoire des Arts et Métiers et de l'École des Sciences politiques ? On peut en apercevoir deux raisons.

La plus apparente, la plus immédiate a été le manque de temps. Ceux qui ont connu sa vie le comprendront aisément. Le fonctionnaire et le père de famille ont trop souvent empiété sur le domaine réservé à l'écrivain et au professeur. Celui-ci n'a jamais rencontré sur sa route une de ces longues étapes où un loisir suffisant permet à un homme de concevoir et d'écrire l'ouvrage qui résumera l'ensemble de ses travaux et donnera un corps à ses doctrines.

Voilà la première raison. Voici la seconde.

De Foville avait peu de goût pour les vastes constructions théoriques. Il les trouvait encombrantes et doutait de leur utilité. Il y voyait la manifestation d'une ambition déplacée, personne ne pouvant se flatter d'enfermer une science dans un cadre intangible et de lui donner ses formules définitives. Sa nature d'artiste et le tour personnel de son esprit le portaient à choisir des sujets limités qu'il s'efforçait consciencieusement de traiter à fond. Pour lui, la valeur d'une contribution scientifique ne se mesurait pas à son étendue, pas plus que le talent d'un peintre ne se mesure à la dimension de ses tableaux. S'il avait été peintre, il aurait préféré les petites toiles aux grandes. Il fut, à coup sûr, un remarquable professeur. Nous pouvons bien rappeler ici qu'alors que son prédécesseur au Conservatoire des Arts et Métiers retenait péniblement une trentaine d'auditeurs autour de sa chaire, il y en réunit tout de suite plus de trois cents. Mais son genre était très peu didactique, et on s'explique sans peine que de son enseignement n'ait pu tout naturellement jaillir un traité d'économie politique. Ses leçons toujours claires, élégantes, colorées, captivaient l'auditeur. Elles le charmaient en l'instruisant. Mais c'étaient plutôt des conférences que des leçons.

Les doctrines économiques d'Alfred de Foville sont éparses dans un grand nombre d'écrits petits ou grands.

Les petits sont de beaucoup les plus nombreux. Ce sont des rapports, des notices, des communications présentés aux multiples conseils, commissions et associations scientifiques, dont il faisait partie : ce sont des conférences ; ses conférences étaient toujours écrites, ce qui ne l'empêchait pas de les dire avec infiniment d'aisance et d'agrément ; ce sont des articles de revues. C'est par centaines qu'on peut compter ces derniers. Dans le seul *Économiste français*, de 1873 à 1912, il a publié 337 articles. Après M. Paul Leroy-Beaulieu, qui nous donne, dans ses articles hebdomadaires, le plus riche et le plus précieux recueil de faits et d'idées économiques que l'on puisse imaginer, de Foville est sans doute le collaborateur qui a le plus écrit dans ce périodique.

Ses grands ouvrages sont au nombre de quatre.

Les voici dans leur ordre chronologique :

1° Son mémoire couronné par l'Académie des Sciences morales et politiques, sur le rapport d'Émile Levasseur, en décembre 1873 et qui portait sur le sujet suivant, déjà mis au concours, sans succès, en 1869 et 1870 : *Faire connaître les principales variations des prix en France depuis un demi-siècle; en rechercher et en indiquer les causes et déterminer particulièrement l'influence exercée par les métaux précieux.*

Ce travail n'a pas été publié en la forme de volume. Mais il est permis de croire qu'il se retrouve, en partie, dans les nombreux articles ou communications consacrés par de Foville aux questions de prix. C'est ainsi que tout l'exposé statistique des prix, de 1820 à 1870, a paru dans une série de 58 articles insérés dans l'*Économiste français* du 30 mai 1874 au 29 septembre 1877. Nous avons essayé de rapprocher ces articles du mémoire manuscrit. Dans le texte de la plupart d'entre eux, on a quelque peine à découvrir celui du manuscrit. Cela nous explique peut-être pourquoi de Foville n'a pas fait de son mémoire un livre. Les encouragements que lui donnait, à cet égard, le rapport élogieux de Levasseur auraient pu l'y décider. Mais, se laissant guider uniquement par les scrupules de sa conscience de savant, il a renoncé aux satisfactions que pouvait lui donner la publication d'un livre et il a mieux aimé soumettre son mémoire à une revision incessante, à un perpétuel remaniement (1).

2° *La transformation des moyens de transport et ses conséquences économiques et sociales*, 1880, 1 volume in-8. Cette fois, de Foville n'hésita pas à faire un livre d'un mémoire couronné par l'Académie des Sciences morales et politiques.

3° *Le Morcellement*, 1885, 1 volume in-8°.

4° *La Monnaie*, 1907, 1 volume in-12.

On range quelquefois, mais à tort, nous semble-t-il, parmi les œuvres économiques d'Alfred de Foville, les trois ouvrages suivants :

1° *L'Administration de l'agriculture au contrôle général des finances*, simple recueil de procès-verbaux et rapports qu'il publia, en 1882, en collaboration avec M. Pigeonneau et qui est précédé d'une introduction que ce dernier seul a signée ; 2° *Bastiat. Œuvres choisies*, petit volume in-18 (2), publié en 1889, en tête duquel de Foville a placé une introduction très intéressante, à coup sûr, mais qui ne constitue pas un livre ; 3° *Enquête sur les conditions de l'habitation en France, les maisons-types*, 2 volumes in-8, 1894 et 1899. De Foville a eu le grand honneur de prendre, dans le Comité des travaux historiques et scientifiques (Section des Sciences économiques et sociales), l'initiative de cette enquête. Il a placé une très belle introduction dans le volume de 1894. Mais là aussi son rôle a été plutôt celui d'un éditeur que d'un auteur.

De Foville ne s'est jamais attardé à définir la science économique et à caractériser sa méthode, à marquer sa place parmi les diverses sciences sociales et à

(1) Aux 58 articles publiés du 30 mai 1874 au 29 septembre 1877, il convient d'ajouter : un article sur les causes générales des variations des prix (26 janvier 1878) ; un article sur le renchérissement de la propriété immobilière (7 septembre 1878) ; un autre sur la hausse des salaires (19 octobre 1878) ; et trois articles sur le mouvement des prix dans le commerce extérieur (5 et 19 juillet et 1^{er} novembre 1879), tous parus également dans l'*Économiste français*.

(2) Petite collection *Guillaumin*.

dégager les relations qu'elle peut avoir avec ses voisines. Ses travaux, toujours limités à des sujets particuliers et très précis, ne lui en fournissaient pas l'occasion. Ce qui ne veut pas dire qu'il n'eût bien de la science économique, de son objet et des lois qu'elle a pour but de découvrir, simples rapports de coexistence et de succession, ou rapports plus complexes de cause à effet, des conceptions nettes et arrêtées. Ces conceptions lui étaient familières, il s'en inspirait constamment ; mais il n'éprouvait pas le besoin de les exposer *ex professo*. Aux généralités un peu vides sur la science et sur la méthode, il préférerait celles que lui inspiraient les phénomènes économiques eux-mêmes.

C'est ainsi qu'il a exprimé avec beaucoup de force et à plusieurs reprises ses vues sur le progrès, sur la civilisation et sur son mouvement dans le temps et dans l'espace.

Il croit au progrès. Il y croit à peu près comme Turgot et Condorcet. Mais le point de vue économique, sans lui masquer les autres, domine dans sa pensée. A ses yeux, civilisation et progrès ne font qu'un. Il accepterait la définition que de Molinari a donnée de la civilisation : « L'ensemble des progrès matériels et moraux que l'humanité réalise. » Il préfère cependant la définition suivante : La civilisation serait « le perfectionnement, au point de vue matériel d'abord, puis au point de vue intellectuel, et, autant que possible, au point de vue moral, de l'existence individuelle et de la vie sociale (1). »

Ce « perfectionnement » de Foville l'a expliqué dans le chapitre XXII de son livre : *La Transformation des moyens de transport*. Il résultera, selon lui, de l'avènement nécessaire d'une ère de paix définitive dans le monde. Mais qu'on ne s'y trompe pas, de Foville est bien loin d'être un pacifiste au sens fâcheux que les manifestations de certains de nos contemporains ont donné à ce mot.

Il a toujours été un patriote fervent et clairvoyant. Il avait vu de trop près la guerre de 1870 et il ne pouvait fermer les yeux sur les menaces de conflit que ses suites font planer sur l'Europe (2). On peut dire que le souci patriotique débordait en lui, qu'il s'agisse des mesures à prendre pour assurer le respect de nos frontières ou de celles qui pourraient enrayer le mortel abaissement de la natalité française. Il ne veut se faire aucune illusion ; il se refuse à dire avec Victor Hugo que « la paix sera le nom de baptême du vingtième siècle. »

Mais à côté du patriote, il y avait en lui le savant. C'est le savant qui garde une foi invincible dans la disparition de la guerre. C'est le savant qui découvre les causes profondes dont l'action doit conduire l'humanité à la réalisation de ce beau rêve. Et quand le savant a parlé, on ne sera pas étonné de voir intervenir le poète : « Alors, ajoute-t-il, quand notre postérité, fût-ce la plus lointaine, verra la fin de la guerre, si la main d'un dieu jaloux ne fait pas rentrer tout à coup la terre dans le néant d'où il l'a tirée, quel glorieux avenir, quelle sublime destinée ! Plus d'armées ruineuses ! Plus de tragiques hécatombes ! Les races reconciliées ! les peuples confondus ! Toutes les forces vives que nous voyons occupées à se neutraliser et à s'entre-détruire, désormais unies en faisceaux et devenant ainsi toutes puissantes ! Le travail rendu à la fois moins pesant et plus fécond ! La matière vivifiée ! La

(1) Voir *La Marche de la Civilisation dans le présent et dans l'avenir*, Leçon d'ouverture du 4 novembre 1890, au Conservatoire des Arts et Métiers (Brochure extraite des *Annales du Conservatoire*, p. 2).

(2) Voir *Leçon d'ouverture*, p. 23.

création transformée! Le mal sous toutes ses formes attaqué, assiégé, vaincu! Le bien propagé et glorifié! La vérité triomphante! L'esprit humain, maître du monde! (1) »

Mais tout cela, comme il prend soin de le dire, c'est « pour la postérité la plus lointaine ». Pour le présent, il incline si peu à verser dans l'utopie, qu'il reprochait à Bastiat son optimisme. « Il semble bien, dit-il, dans son introduction aux *Œuvres choisies* (2), que sa conception synthétique des phénomènes sociaux l'ait parfois entraîné au delà des réalités terrestres et qu'il se soit laissé aller à idéaliser, à poétiser les choses, tenant à donner une âme à cette science des intérêts que Lamartine accusait de n'en point avoir. »

Quant à la marche de la civilisation, c'est à travers l'espace qu'il aime à la suivre dans le passé et à essayer de l'entrevoir dans l'avenir. Dans le passé, elle serait, à l'en croire, la résultante naturelle de deux influences combinées, une influence climatologique et une influence géographique, qui l'auraient dirigée de Babylone à Londres en passant par la Grèce, l'Italie et la France.

Que sera-t-elle dans l'avenir? Question difficile et passablement obscure, mais « que notre intérêt et notre patriotisme ne peuvent pas ne pas se poser ». Pour lui, il s'agit de savoir, en dernière analyse, si l'Europe est appelée à conserver sa prépondérance dans le monde, « à rester à perpétuité le centre et le foyer de la vie civilisée ». Il n'a, dans l'avenir de notre continent, qu'une confiance limitée. L'Amérique du Nord lui paraît être pour l'Europe une rivale redoutable. « Comment voulez-vous, écrit-il (3), que nous ne succombions pas tôt ou tard, dans les grandes batailles de la concurrence intercontinentale, quand nous nous épuisons, pauvres fous que nous sommes, à nous faire peur, sinon à nous faire mal?... Le vieux paradoxe des Romains, *si vis pacem para bellum*, a fait fortune. Mais au train dont vont les choses, la paix elle-même ne deviendra-t-elle pas aussi calamiteuse, aussi meurtrière que la guerre?... Entre l'Amérique qui n'a pas d'armée et l'Europe, qui, de tout homme valide fait maintenant un soldat, la partie n'est pas égale. » Et voici sa conclusion : « Pour avoir chance de rester la tête du monde civilisé, il faut que l'Europe désarme..., sinon, non! » Mais qui pourrait dire le mot décisif d'où pourrait sortir le désarmement de l'Europe? Si M. Carnegie, dans le discours qu'il prononçait à la Haye au mois d'août dernier, s'est figuré être le premier à faire appel à l'empereur d'Allemagne pour obtenir de lui le signal pacificateur, il s'est trompé. De Foville l'avait fait bien avant lui, dans sa leçon de 1890, et en termes d'une émouvante éloquence (4). Mais ici, comme sur la conclusion elle-même, nous nous permettrons d'exprimer respectueusement nos très formelles réserves.

D'un caractère plus nettement économique, voici quelques doctrines, très générales encore, dont une mention sommaire doit trouver place ici et nous aidera à fixer, en de Foville, la physionomie de l'économiste.

De Foville est, en matière économique comme en toutes autres, un libéral convaincu. C'est au nom de la liberté qu'il n'a cessé de combattre le protectionnisme, le socialisme et l'interventionnisme sous toutes leurs formes. « Laissons, là comme

(1) *La Transformation des moyens de transport*, p. 452-453.

(2) P. 41.

(3) *Leçon d'ouverture*, p. 21-22.

(4) *Leçon d'ouverture*, p. 23.

ailleurs, dit-il, à propos du morcellement de la terre, les mouvements des hommes et des choses se régler eux-mêmes. Le monde n'en ira pas plus mal (1). » Et en terminant son article de la *Revue économique internationale* d'avril 1906 : « Les progrès déjà réalisés, dit-il, seront suivis de beaucoup d'autres, si la science, la justice et la liberté peuvent y travailler de concert. »

Mais de même que son optimisme, son libéralisme est tempéré par son grand sens de la mesure et par une clairvoyante sagesse unie à un très haut esprit de justice. C'est ainsi qu'il est conduit, tout en repoussant, dans la pratique, toute méthode inquisitoriale, à proposer une modalité d'impôt progressif (2); qu'il dénonce énergiquement les abus de la concurrence, surtout dans le commerce de détail (3); qu'il se montre sceptique à l'endroit de la liberté de tester chère à Le Play et à la majorité des économistes orthodoxes (4); qu'enfin, à la différence encore de ces derniers, il ne craint pas de réclamer des mesures législatives destinées non seulement à effacer les injustices fiscales dont souffrent, en France, les familles nombreuses, mais à leur accorder certaines faveurs.

Que de Foville soit un économiste libéral, personne ne le contestera. Il n'est pas étatiste, au sens que prend aujourd'hui ce terme. Les doctrines socialistes n'ont jamais exercé sur lui la moindre attraction. Il est résolument individualiste. Mais sa foi profonde dans la supériorité de l'action individuelle ne va pas jusqu'à lui faire méconnaître les excès de la liberté et le rôle nécessaire de la loi. De plus, comme l'indépendance de son esprit et la fermeté de ses convictions sont égales à l'affabilité de ses manières, il n'accepte pas les formules toutes faites. Il respecte les maîtres de la science sans se croire obligé de les suivre; il n'adhère à leurs doctrines qu'après les avoir discutées et vérifiées. Telle est, dans ses traits les plus généraux, la physionomie de l'économiste que nous trouvons en lui.

C'est peut-être dans ses doctrines sur la répartition des richesses que ces traits s'accusent avec le plus de netteté. Il s'exprime même, à ce sujet, avec une franchise un peu rude qui pourrait surprendre ceux qui, ne songeant qu'à l'habituelle modération de son langage, oublieraient de tenir compte de son vif sentiment de la justice. « La production, dit-il, a pris, depuis un siècle, un essor sans précédent... Les progrès de la circulation sont peut-être plus étonnants encore... L'histoire de la répartition des richesses n'offre pas, à notre admiration, d'aussi glorieux résultats. Il serait excessif de prétendre que les conditions de l'équilibre social ne se soient pas modifiées depuis l'ancien régime... Jamais, d'un étage à l'autre de la pyramide sociale, les migrations n'ont été aussi nombreuses, aussi rapides qu'aujourd'hui. Mais la pyramide en somme est restée pyramide. Ses assises superposées se rétrécissent toujours très vite, à mesure qu'elles montent. En fait, la pauvreté reste la règle pour l'homme, la prospérité l'exception, et il semble qu'il y ait là de quoi inquiéter l'orgueil de nos hautaines civilisations. Ce qui doit surtout attrister les consciences, c'est de voir que la richesse, la propriété même, si respectables quand elles sont le fruit normal du travail, de l'intelligence et du talent, s'égarent souvent dans des mains indignes sans que les autorités sachent y mettre ordre ou même y

(1) *Le Morcellement*, p. 207.

(2) *La Justice dans l'impôt* (*Rev. pol. et parl.*, avril 1902).

(3) *La Monnaie*, p. 167.

(4) *Le Morcellement*, p. 23-25.

prennent garde... Si le dol et le vol, la fraude et la corruption cessaient d'être pour tant de gens le moyen d'arriver, la question sociale serait aux trois quarts résolue. Mais ne semble-t-il pas qu'à ce point de vue certains peuples reculent au lieu d'avancer? Trop de souffrances imméritées d'un côté, trop de luxe mal acquis de l'autre, tels sont contre l'état de choses existant les deux principaux griefs de la morale et de la science. »

De ces faits qu'il note avec tant de fermeté, les preuves lui ont été fournies par les statistiques successorales que nous possédons en France, depuis 1902, et aussi par les statistiques successorales anglaises et italiennes (1).

Mais il nous faut descendre de ces hauteurs et voir, maintenant, comment, de Foville a résolu des problèmes économiques à la fois moins généraux et moins redoutables.

Les prix, la monnaie, la valeur doivent compter parmi ses sujets préférés. C'est par eux qu'il a débuté dans la carrière scientifique, en 1873, et son dernier livre publié en 1907 porte sur la monnaie. Entre son mémoire de 1873 et son livre de 1907 il ne s'est pas écoulé une année, sans qu'il ait poursuivi assidûment l'étude des prix et de la monnaie. Dans les 200 numéros du *Bulletin de Statistique et de Législation comparée*, préparés et publiés par lui, il n'en est pas un qui ne contienne un ou plusieurs documents, soit français, soit étrangers, relatifs aux prix et à la monnaie. A la Direction des Monnaies, il était dans son élément, « comme le poisson dans l'eau » pourrait-on dire. « J'ai vécu là, écrit-il, dans l'introduction de *La Monnaie* (p. 3), pendant plus de six années, les questions que j'avais étudiées antérieurement dans les livres, dans les bureaux, dans les commissions, dans les sociétés, dans la presse scientifique et dans l'enseignement supérieur. »

Pourquoi s'est-il attaché, avec tant de persévérance, aux problèmes des prix et de la monnaie? Il nous l'expliquait déjà, dans la solide introduction placée en tête de son mémoire sur les *Variations des Prix* : « Au prix, dit-il, viennent aboutir directement ou indirectement tous les phénomènes économiques; il les résume tous... Qui n'a été frappé, ajoute-t-il, dans un passage qu'on pourrait croire daté d'hier, des changements qui se sont produits, depuis vingt-cinq ans, dans les conditions matérielles de l'existence? Qui n'a cherché ou, du moins, souhaité l'explication du renchérissement presque général des choses nécessaires à la vie? Qui ne s'est préoccupé de savoir ce qu'il peut y avoir d'accidentel et de passager et ce qu'il y a, au contraire, de normal et de définitif dans cette brusque transformation? Chacun voudrait savoir ce que l'avenir nous réserve. Or, ce n'est qu'en observant avec persévérance, qu'en analysant avec soin le passé et le présent, qu'on peut avoir l'espoir de pénétrer, dans une certaine mesure, les secrets de l'avenir (2). » Et il nous l'a redit en plusieurs endroits de son livre *La Monnaie* : « On a pu dire d'elle, écrit-il (p. 147), en parlant de la question des prix, qu'elle traverse de part en part toute la science économique. Qu'il s'agisse de production, de circulation, de consommation, la question des prix se pose et s'impose. » Et page 175 : « Le coût de la vie, c'est là, pour l'immense majorité de nos semblables, un souci quotidien

(1) Voir sur ce sujet ses deux articles de la *Revue politique et parlementaire* (sept. 1903) : *Les Fortunes en France et dans les pays voisins*, et de la *Revue économique internationale* (avr. 1906) : *La Richesse en France*.

(2) *Manuscrit*, p. 6 de l'Introduction.

et; pratiquement parlant, le pouvoir de l'argent intéresse plus les hommes que sa valeur. »

On n'attend pas que nous résumions ici toutes les observations intéressantes; tous les aperçus ingénieux, et même toutes « les idées neuves » dont fourmillent et le mémoire de 1873 et le livre de 1907. C'est dans ces deux ouvrages que de Foville a peut-être réalisé au plus haut degré cette collaboration intime, dont nous parlions en commençant, de l'économiste et du statisticien réunis en lui. Dans le mémoire de 1873, ce ne sont pas seulement les tableaux de chiffres empruntés aux statistiques officielles, toujours scrupuleusement citées par lui et passées au crible d'une critique sévère, ce sont aussi les représentations graphiques qu'il a très largement utilisées, après en avoir décrit le mécanisme et démontré l'efficacité (1).

Nous donnons en note les principales divisions et comme la table des matières de ce mémoire inédit (2).

Quant au volume intitulé *La Monnaie*, il est à la disposition de tout le monde. Cela nous dispense de nous y arrêter. C'est le seul échantillon d'un travail de synthèse que de Foville nous ait laissé. C'est aussi, dit-il, « un de ces livres de vulgarisation comme il en faut à la génération affairée et hâtive qu'est la nôtre. » A lire ces vingt chapitres si précis et si clairs, si pleins et si instructifs dans leur sobriété, on se prend à regretter que de Foville ne se soit pas proposé de faire un travail semblable sur d'autres sujets. Deux de ces chapitres méritent une mention particulière.

C'est, d'abord, le chapitre I (p. 1-13), consacré à des notions générales sur l'échange et sur la valeur. Il entreprend d'y prouver « la stérilité des fameuses théories autrichiennes qui dissertent si ingénieusement sur le mécanisme du désir humain et sur les causes de ses variations ». Il y exerce délicatement sa verve

(1) Ce mérite a été tout spécialement relevé et loué par Levasseur dans son rapport sur le concours de 1873. — Voir compte rendu des séances et travaux de l'Académie des Sciences morales et politiques 1874, 1^{er} semestre, p. 166-194.

(2) INTRODUCTION (24 pages de manuscrit in-4).

PREMIÈRE PARTIE. — Données statistiques sur les prix de onze groupes d'articles. — I. Propriété foncière. — II. Alimentation végétale. — III. Animaux et alimentation animale. — IV. Boissons indigènes. — V. Consommations diverses (sel, sucre, huiles, vinaigre, café, chocolat, thé, cacao, poivre, oranges, citrons, raisins secs). — VI. Textiles (cuirs et peaux, crins et cheveux). — VII. Produits minéraux. — VIII. Industries diverses (couleurs, verre, papier, poudre, tabac, produits chimiques). — IX. Produits divers (29 articles, tels que : guano, caoutchouc, camphre, etc.). — X. Salaires. — XI. Transports. — En tout, 103 articles différents. — Résumé de la première partie.

DEUXIÈME PARTIE. — Introduction : Causes générales de la variation des prix. — I. Perfectionnement des moyens de production. — II. Salaires. — III. Perfectionnement des moyens de transport. — IV. Influence de la législation. — V. Les intermédiaires. — *Influence des métaux précieux sur les prix.* — Considérations générales : l'or et l'argent; tableau de la production des métaux précieux; recherche des existences réelles; monnayage; crise monétaire; prime de l'or; du double étalon (2 graphiques). — *Variations du pouvoir de l'or et de l'argent.* — Recherches de ces variations; tableau; étude spéciale de la période de 1820 à 1870, avec un graphique rectangulaire original représentant les variations, de 1820 à 1870, des onze groupes étudiés dans la première partie. — *Causes des variations du pouvoir des métaux précieux.* — Recherche de la loi des variations de l'or et de l'argent; formule du coût de production; la demande et l'offre; circulation fiduciaire; dernière observation.

ANNEXES. — Tableaux comparatifs des valeurs adoptées par l'administration des douanes, précédés d'une introduction sur la méthode employée pour la détermination de ces prix. Ces tableaux remplissent environ 40 pages in-4, et ils forment, nous dit de Foville, « un répertoire général qui constitue comme un dictionnaire des prix. »

ironique sur la définition « naïve » de Littré : « La valeur d'une chose, c'est ce qu'elle vaut » et sur « la définition profonde et mystérieuse de M. Yves Guyot » : « La valeur, c'est le rapport de l'utilité possédée par un individu aux besoins d'un autre individu. » Et il se garde bien d'adhérer à la définition de Bastiat : « La valeur, c'est le rapport de deux services », qu'il avait déjà fortement ébranlée par une critique serrée qu'on trouve dans son introduction aux *Œuvres choisies* (p. 41). A quoi bon, demande-t-il, faire de la valeur « un rapport de deux services » ? « Le sens du mot service n'est pas moins discutable que le sens du mot valeur, et nous oserions presque dire, ajoute-t-il, que Bastiat répond ici à la question par la question ». Le vice de toutes ces définitions et l'embarras des auteurs auraient, selon lui, une cause unique : la confusion entre la « valeur en usage » et la « valeur en échange ». Il faut que cette confusion cesse, qu'on veuille bien laisser dans l'ombre la valeur en usage et ne jamais séparer l'idée de valeur de l'idée d'échange. Cette conception lui suffit et il l'expose si clairement qu'elle paraît n'avoir que des avantages.

C'est, en second lieu, le chapitre XIV (p. 147-158), intitulé : « Le mécanisme des prix ». Il n'y a pas de loi de l'offre et de la demande. Il n'y a qu'un mécanisme des prix : « Un mécanisme automatique, qui, finalement, traduit, en hausse ou en baisse, l'inégale poussée des courants contraires et complexes que tout commerce libre met aux prises. » Voilà, certes, une affirmation qui ne manque pas de hardiesse et qui semble de nature à faire hésiter ceux qui se plaisent encore à le ranger parmi les purs classiques de l'économie politique orthodoxe. De Foville ne s'est pas borné à l'énoncer. Ce n'était pas de sa part une boutade. Il a essayé, et non sans succès, peut-on dire, de l'appuyer sur une démonstration rigoureuse. A peine lui reprocherions-nous, cette démonstration une fois faite, d'avoir continué à nous parler encore quelquefois de « la loi de l'offre et de la demande ».

Après les prix, la valeur et la monnaie, trois autres sujets ont tout particulièrement attiré l'attention de de Foville et lui ont fourni la matière de quelques-uns de ses meilleurs travaux économiques : la *richesse*, la *terre* et les *moyens de transport*.

La richesse. — C'est au point de vue statistique qu'il s'en est le plus souvent occupé. Ses doctrines économiques sur la richesse sont le plus souvent exposées en vue de préparer les calculs et les évaluations du statisticien. C'est pourquoi elles sont très simples et peuvent même sembler un peu sommaires. Elles se ramènent à quelques définitions, à quelques jugements sur la répartition dont nous avons parlé plus haut et à une théorie fiscale. Comme il a voulu les reprendre et les retoucher souvent, elles sont disséminées dans un grand nombre de ses écrits, dans d'assez nombreux articles de l'*Économiste français* des années 1878, 1879, 1882 et 1899, dans le chapitre XXVII de la *France économique*, dans une conférence faite à la Sorbonne en 1883, dans son article *Richesse*, publié en 1892, par le *Dictionnaire d'économie politique* de Léon Say, dans trois articles donnés à la *Revue politique et parlementaire*, en 1902 et 1903, dans son rapport présenté à la session de l'Institut international de statistique tenue à Berlin, en 1903 ; enfin dans son article d'avril 1906 publié par la *Revue économique internationale* de Bruxelles.

Il y a peu de chose à dire de ses définitions de la richesse. Ce sont les définitions courantes qu'il a formulées avec son habituelle clarté. Il a pourtant essayé d'introduire, dans la doctrine classique, une conception nouvelle, la conception du *capital*

humain. « Le capital humain, disait-il, dans son rapport de la session de l'Institut international de Statistique tenue à Berlin (1903), c'est ce que vaut, économiquement parlant, la machine humaine, agissant comme agent de production et source de revenu. » « L'homme en tant qu'instrument de production, disait-il, déjà, dans la première édition de la *France économique* (1887) (p. 428), est bien un capital, au même titre qu'un cheval, une machine à vapeur ou un champ, et l'évaluation du capital humain n'est pas un problème plus compliqué que bien d'autres. » Et il ajoutait, dans une note greffée sur ce dernier passage : « L'assimilation du capital humain aux autres capitaux, quand la science en aura pris son parti, lui rendra bien des services. »

Mais la science s'est refusée à le suivre dans cette voie.

Et il reconnaissait sans amertume que sa conception du capital humain lui était restée toute personnelle.

Sa théorie fiscale se relie étroitement à une définition nouvelle qu'il propose de donner du revenu. Il l'a très vigoureusement développée dans un article de dix pages (1). Mais on se tromperait, si on mesurait son intérêt au nombre de pages qu'il lui consacre.

Tout son effort tend à définir ce mot reproduit par la plupart de nos constitutions françaises, depuis la déclaration des Droits de l'homme : « L'impôt doit être également réparti entre tous les citoyens, *en raison de leurs facultés*. » Que faut-il entendre par « les facultés du contribuable » ? C'est « le revenu dont il jouit », dit-on. Encore faut-il, pense de Foville, « bien définir ce revenu et dégager ce qu'il y a de réel en lui de ce qui ne serait qu'apparent. C'est faute d'avoir pris parti sur ce point que les théoriciens ont eu tant de peine à se mettre d'accord sur le fond de la question et que l'empirisme a pu continuer à se donner librement carrière. » Il n'y a de vrai, il n'y a de réel, à ses yeux, au point de vue de l'impôt, que le REVENU NET. N'est-ce pas la pensée de notre grande loi de 1790, quand elle a taxé les propriétés foncières « à raison de leur *revenu net* » ? Voilà le principe de justice qu'il s'agit de généraliser, et d'étendre à l'homme, au ménage, à la famille, quand on veut soumettre leur revenu à l'impôt. Le revenu taxé ne peut être que le revenu brut diminué de tous les frais indispensables de la vie, « du coût de ce « minimum d'existence », le mot est de Montesquieu, sans lequel la machine humaine périrait vite ».

En donnant délibérément, à notre système fiscal, cette assise, le *revenu net*, de Foville a voulu « résoudre les principales difficultés contre lesquelles se débat la science financière » et mettre fin à d'anciennes et stériles controverses, à la controverse entre les partisans de l'impôt sur le capital et ceux de l'impôt sur le revenu, à la controverse entre les partisans de la proportionnalité et ceux de la progressivité. L'impôt dans son système deviendrait naturellement progressif pour le revenu *brut* et resterait proportionnel pour le revenu *net*, ainsi qu'il le démontre par un graphique saisissant. Il y a mieux encore. Notre système fiscal français actuel contribue visiblement à « déconseiller aux époux les postérités abondantes » ; « il met à l'amende les familles nombreuses et chaque berceau de plus provoque de sa part de nouvelles rigueurs ». Voilà des injustices qui « doivent tarir autour de nous les sources de la vie ». Il suffirait, pour les effacer, de se rallier à l'idée du *revenu net*.

(1) Voir *Revue politique et parlementaire*, 10 avril 1902.

La terre. — La terre, « la propriété » comme il dit, dans la *France économique* (ch. III, p. 60-76), en empruntant à la langue courante un terme impropre mais clair, de Foville paraît avoir éprouvé pour elle l'amour du paysan français si poétiquement décrit par Michelet. C'est pourquoi, sans doute, il a traité, avec tant de maîtrise, quelques-unes des questions économiques qui se posent à son sujet.

De son livre sur le *Morcellement*, on peut dire qu'à l'époque où il a paru (1885), il épuisait le sujet en le renouvelant. La richesse de la documentation, la fermeté des discussions doctrinales y sont également remarquables et en font, sur les questions relatives à la propriété foncière, une des œuvres les plus importantes de la littérature économique contemporaine (1). Il est permis de penser que la plupart des conclusions de l'auteur sont, pour l'économie politique, des acquisitions définitives. Là aussi, comme dans l'étude des prix et de la monnaie, la statistique a fourni à de Foville son plus utile instrument d'observation. « Nous croyons lui avoir à peu près demandé, déclare-t-il (p. 191), tout ce qu'elle était en mesure de nous apprendre quant aux mouvements successifs et quant aux conditions actuelles du morcellement considéré dans ses trois faces : division de la propriété, fractionnement parcellaire et dispersion des propriétés. » Et ce que la statistique lui a appris, ce que, grâce à elle, il croit avoir démontré, c'est que le morcellement de la propriété foncière française est loin d'avoir entraîné tous les abus qu'on lui reproche et d'être, comme certains l'ont prétendu, « un ennemi aussi redoutable pour l'agriculture que le phylloxéra pour la vigne ». « Au travailleur qui aime la terre pour elle-même, dit-il (2), comme au spéculateur qui l'achète pour la revendre, il serait temps de faciliter définitivement l'accès de la propriété foncière en brisant la double haie de formalités et d'impôts qui en obstrue le seuil. Laissons passer et laissons faire. Laissons passer ceux qui se présentent à cette grande porte soit pour entrer, soit pour sortir. Laissons faire à l'hérédité son œuvre naturelle. Émancipons le commerce de la terre comme celui du blé. Pas d'échanges forcés. Pas de domaines indivisibles... L'équilibre ici-bas peut se faire de deux manières : il peut se faire par l'immobilité absolue comme pour les montagnes, ou par l'extrême mobilité comme pour les mers. Or, de ces deux équilibres, il faut bien se persuader que le second est le seul auquel les sociétés humaines puissent désormais aspirer. »

C'est également son amour pour la terre et pour l'habitation qui nous rattache si étroitement à la terre, qui conduisit de Foville à organiser, sous le couvert du COMITÉ DES TRAVAUX HISTORIQUES ET SCIENTIFIQUES, sa grande enquête sur « les conditions de l'habitation en France ». Et voici qui prouverait encore, s'il en était besoin, qu'il savait, à l'occasion, dépasser l'horizon borné du statisticien. « On pourrait regretter, dit-il, de ne trouver dans l'enquête administrative sur l'état actuel de la propriété bâtie en France, que des données abstraites, chiffres, taux, proportions diverses. Le Comité des travaux historiques et scientifiques a pensé qu'il serait avantageux de compléter l'œuvre de l'Administration en demandant à

(1) Pourtant, le savant professeur A. WAGNER a pu écrire, dans le tome V de ses *Fondements de l'économie politique*, un énorme chapitre de 287 pages (p. 106-392 de la traduction française), sur la propriété foncière, tout bourré d'indications bibliographiques, sans faire au livre de de Foville l'honneur d'une simple citation. Cette omission surprenante s'explique-t-elle par l'ignorance ou par le dédain ? Nous ne voulons pas le rechercher ici.

(2) P. 206-207.

ses correspondants, aux membres des Sociétés savantes et à toutes autres personnes qui voudraient bien s'employer à cet effet, des renseignements d'une nature plus concrète sur les conditions de l'habitation dans les diverses parties de la France (1). »

On peut lire et relire avec profit la solide introduction qu'il a placée en tête du premier volume où sont déposés les résultats de l'enquête entreprise par le Comité des travaux historiques : c'est une brillante étude de « physique sociale » d'une haute portée scientifique dont « ne peuvent se désintéresser, comme il le dit lui-même fort justement (p. 15), ni l'économiste, ni le moraliste, ni le philosophe ».

Les moyens de transport. — C'est leur transformation, à travers les siècles, que de Foville a tout spécialement étudiée, suivant le vœu de l'Institut, dans la note qui expliquait le choix de ce sujet de concours. Et ce sont aussi, bien entendu, les effets économiques de cette transformation qu'il a minutieusement décrits dans le mémoire que l'Institut fut heureux de couronner, en 1880 ; effets directs, tels que l'accélération, la sécurité plus grande, l'abaissement du coût du transport ; effets indirects, sur le développement de la production — l'accroissement de la fortune publique et de la fortune privée — le nivellement des prix (2). Veut-on avoir une idée du rôle que joue la statistique dans le livre que de Foville a fait avec son mémoire ? Sur les 453 pages du volume, il y en a 129 où l'on trouve des tableaux de chiffres. On y trouve notamment (p. 418-419) une statistique assez rare, celle des abonnés et du tirage des principaux journaux politiques français en 1803, 1824, 1833, 1834 et 1877. On y trouve aussi les produits du fermage de la poste, sous la monarchie française de 1672 à 1786 (p. 185-186).

OEUVRE STATISTIQUE

Le statisticien a été, comme l'économiste, très sobre de définitions et de classifications. Ses doctrines sur la statistique sont très courtes, un peu trop courtes même, du moins à notre gré.

Indifférent aux 63 définitions qu'avait collectionnées Rümelin, de Foville paraît n'avoir jamais attaché que peu d'importance à la question de savoir si la statistique est une science ou une méthode, et, en admettant qu'elle soit une science, à la question de savoir si elle est, comme le pensait Léon Say, « la science des dénombrements » ou, comme le pensait Moreau de Jonnés, « la science des faits naturels, sociaux et politiques exprimés par des termes numériques » (3). En revanche, il s'est toujours appliqué à signaler les erreurs trop souvent commises dans l'établissement et dans l'emploi de la statistique, même dans les pays où elle est le plus en honneur. Et il l'a fait presque toujours avec sa verve et son humour, avec son ironie souriante et mordante à la fois, sous la forme d'allocutions et de conférences

(1) *Enquête sur les conditions de l'habitation en France*. Introduction, p. 2, 1^{er} volume, 1894.

(2) Voir notamment le chapitre XII où ce phénomène est expliqué avec une précision, une clarté, une élégance remarquables.

(3) Voici, pourtant, la définition qu'il proposerait, si on lui en demandait une : « La statistique, c'est le *chiffre*, mis avec toutes ses ressources au service de l'observation et du raisonnement » (*Rev. pol. et parl.*, novembre 1905.)

remplies de piquantes anecdotes dont se régalaient les auditoires qui avaient la bonne fortune de les entendre.

Il a beau être avare de généralités, il affirme hautement sa foi dans la statistique. « Non seulement nous croyons à la statistique, dit-il, mais nous la considérons comme l'un des instruments les plus puissants dont notre siècle dispose pour la recherche de la vérité et le progrès de la civilisation. » Et il rappelle à ce propos (1), les paroles de Buckle et de Rémusat dont la citation revenait souvent sous sa plume.

Pour lui, l'objet de la statistique ne se limite pas aux phénomènes sociaux et économiques. « Nous comptons, dit-il, nous pesons, nous mesurons, lorsque l'occasion s'en présente, tout ce qui est susceptible d'être compté, pesé ou mesuré. C'est dire que la nature entière nous est ouverte... Tous les aspects divers de l'existence individuelle et collective peuvent devenir tributaires de ce que nos pères appelaient l'*arithmétique politique*. »

Mais, de préférence, il aime à mettre en relief le rôle de la statistique. « Le monde des affaires a ses crises, dit-il, comme la mer a ses ouragans. Et, d'un côté comme de l'autre, la statistique vient à notre aide. » En parlant ainsi, en 1905, il se borne à répéter ce qu'il avait déjà dit, dans sa communication au *Congrès de l'Association française pour l'avancement des sciences*, tenu à Toulouse en septembre 1887, sur « les éléments caractéristiques de la statistique nationale ». Il reproche aux maîtres les plus illustres de l'économie politique classique à J.-B. Say, à Malthus, à Ricardo, à Sismondi, à Rossi, « d'avoir cru que le raisonnement était tout en économie politique, ou qu'il suffisait d'y ajouter l'appoint d'une observation sommaire et superficielle. » « Eh bien ! non, s'écrie-t-il, les seules vraies lois économiques sont celles que la statistique a contresignées. » Lorsque J.-B. Say, dit-il (*Revue pol. et parl.*, novembre 1905), lançait la thèse hardie dont on a fait « la loi des débouchés » lorsqu'il professait que des produits trouvent toujours à s'échanger contre d'autres produits, que l'on peut donc fabriquer sans compter et que la surproduction est un mot vide de sens, il stimulait ainsi fort opportunément l'inertie des uns et le découragement des autres ! Mais l'histoire n'est pas sans avoir quelque peu infirmé ses assertions. »

Ce ne sont pas seulement les lois de la science qui doivent être appuyées sur la statistique, ajoute-t-il fort à propos, « ce sont aussi les lois votées, qu'il s'agisse de commerce ou de finance, d'assistance ou de travaux publics ; il n'y a de solides que celles qui se sont inspirées de l'exacte connaissance des faits en cause et, dans la plupart des cas, cette connaissance exacte des faits en suppose, en exige l'analyse numérique, telle que savent l'instituer les statisticiens de profession ».

Et pourtant, personne ne s'est mieux gardé que lui d'une confiance aveugle dans la statistique ! Il ne lui a jamais demandé que ce qu'elle peut donner. « Il n'en est pas de la statistique, dit-il, comme de la comptabilité qui doit, par principe, une sollicitude égale aux millions et aux centimes. Nous pouvons, nous, dans une foule de cas, nous contenter de l'à peu près. Nous devons même nous en contenter et le dire hautement toutes les fois que des chiffres trop précis ne seraient, pour qui nous lit, qu'un leurre et un trompe l'œil. » A propos de l'emploi des moyennes, il a dit plus de choses, en quelques lignes, que l'on n'en trouve dans tout un long chapitre

(1) *Revue politique et parlementaire* de novembre 1905.

de tel ou tel volumineux traité de statistique. « Les moyennes ne signifient rien, dit-il, quand il s'agit de quantités dont les variations sont précisément ce qui nous intéresse. Il y a même des moyennes qui prêtent à rire. » C'est à elles qu'il songeait sans doute, quand il disait, à Toulouse, en 1887 : « J'estime que pour les statisticiens la crainte des moyennes est le commencement de la sagesse. » Il ne va pas jusque-là, quand il parle de ces moyennes aux noms singuliers, que « de subtils logiciens ont opposées à la moyenne arithmétique : la moyenne géométrique, la moyenne barique, la moyenne harmonique, la médiane, la normale. » Mais il a peu de goût pour elles, il doute de leur utilité et il reste fidèle à la vieille moyenne arithmétique qui demeure, fort heureusement, la plus usuelle. Ceux de nos collègues de l'Institut international qui assistaient, il y a quatre ans, à la session de Copenhague, ne peuvent pas avoir oublié la lumineuse et spirituelle critique qu'il y fit devant nous de l'*Homo medius* de Quételet. Mais toujours équitable, même avec ceux dont il ne partage pas l'opinion, ce qu'il reprochait surtout à Quételet, c'étaient ses exagérations, c'était d'avoir pris la courbe binomiale pour le régulateur universel de la création.

Après ces généralités, passons aux applications statistiques dans lesquelles de Foville était passé maître et dans lesquelles il a laissé une trace qui ne s'effacera pas.

Elles sont extrêmement nombreuses. Il est impossible de songer à les résumer et même à les mentionner toutes dans cette notice déjà trop longue. Disons seulement que la plupart des sujets abordés par de Foville étaient des sujets économiques et que la plupart de ses travaux sont des contributions à l'économie politique en même temps qu'à la statistique, à la science économique et à l'économie politique appliquée. C'est ainsi qu'il ne s'est jamais occupé de la statistique criminelle et qu'il ne touchait à la statistique de la justice civile que pour lui emprunter quelques données relatives aux ventes d'immeubles et aux faillites, sujets d'un intérêt économique évident. Dans le domaine de l'économie politique appliquée, ce sont les questions financières, fiscales et monétaires qu'il traitait le plus volontiers.

Le nom de de Foville doit rester attaché à diverses opérations ou méthodes statistiques qu'il a eu le mérite, sinon de découvrir, du moins de perfectionner. Il nous suffira de mentionner brièvement quelques-unes des principales.

Nous dirons un mot tout d'abord de son « Essai de météorologie économique et sociale » présenté à Toulouse, en septembre 1887, et devant la Société de Statistique de Paris, en mai 1888. Si nous commençons par là, ce n'est pas seulement parce que sa conception d'un baromètre économique et social construit à l'aide d'un certain nombre de données statistiques, nous a toujours paru offrir un haut intérêt, c'est aussi parce qu'elle nous semble avoir été un peu injustement oubliée par les statisticiens étrangers (1) et même français qui, dans ces dernières années, ont multiplié les combinaisons de chiffres à l'aide desquelles on peut observer et prévoir les mouvements des faits économiques. N'avons-nous pas entendu, au cours de la session tenue à Vienne par l'Institut international de Statistique, en septembre 1913, un de nos savants confrères de l'Institut attribuer à M. de Neumann-Spallart

(1) À l'exception, toutefois, de M. Benini, dans une étude sur le mouvement économique de l'Italie de 1881 à 1890, dans le *Journal des Économistes de Rome* (1892). — Voir *Bullet. de Stat.*, 1892, t. I, p. 761.

tout le mérite de la méthode graphique exposée par de Foville à Toulouse, en 1887 ? Or il suffit de se reporter au mémoire de de Foville pour rendre justice au professeur viennois sans diminuer le mérite de notre ami.

« Mes recherches ne sont pas sans analogie avec celles de M de Neumann-Spallart, disait de Foville à Toulouse ; *mais la base en est plus large et l'expression graphique en est différente*. Puis elles concernent exclusivement la France. La France nous intéresse à elle seule plus que tout le reste du globe ; et le problème, ainsi limité, reste encore bien vaste. »

La méthode exposée par de Foville, en 1887, méritait mieux qu'un hommage un peu vague et très bref du genre de celui que nous trouvons en tête de la savante communication présentée par notre collègue Lucien March, à la Société de Statistique de Paris, en février 1913, sur « l'observation et la stabilisation des prix ». La méthode de de Foville pouvait être rappelée avec quelques détails. On pouvait la comparer, sans qu'elle risquât d'en souffrir, aux combinaisons compliquées, arbitraires et d'un caractère scientifique douteux de M. Babson. Le graphique proposé par de Foville avec ses quatre couleurs et ses trente-deux éléments caractéristiques observés pendant dix ans, de 1877 à 1887, est d'une grande simplicité. C'est peut-être là ce qu'on inclinera à lui reprocher aujourd'hui. Mais il ne faudrait pas oublier que si le graphique est simple et a la portée de tous, ce qui sera toujours, quoi qu'on en dise, la qualité maîtresse des graphiques, il en est autrement des calculs qui ont servi à l'établir. De Foville a pris soin de s'expliquer très nettement, à cet égard, dans sa communication à la Société de Statistique (1). Il a commencé par établir des courbes pour chacun de ses trente-deux éléments. Et, cela fait, « passant volontairement du complexe au simple », il les a remplacées par son ruban diversement coloré « J'aurais pu, dit-il, établir des coefficients, calculer des moyennes, donner à mon travail l'apparence flatteuse d'une docte précision. Mais j'ai sur ce point des idées très arrêtées ; je crois que, dans le temps où nous vivons, la statistique doit se faire un langage que la foule même puisse aisément comprendre » Y eût-il là une légère exagération, il y a tellement de vérité, qu'on nous saura gré sans doute d'avoir rappelé ces paroles. Personne n'est plus qualifié que de Foville pour donner, avec la délicatesse qu'il sait y mettre, une leçon à quelques-uns de ces mathématiciens si nombreux aujourd'hui, en France et à l'étranger, qui semblent croire qu'il faut, pour mériter le titre de statisticiens, savoir demander le sens des chiffres aux seules formules algébriques.

Comment peut-on s'y prendre pour évaluer la richesse totale d'un pays ? Cette question a occupé de Foville, pendant plus de quarante années, de 1871 jusqu'à la fin de sa vie.

Sans contester l'utilité des inventaires directs, bien loin de là (2), il a jugé préférable une méthode d'évaluation indirecte qu'il a exposée, discutée, défendue, pendant un quart de siècle, en une foule d'écrits et d'occasions qu'il serait trop long d'énumérer ici. C'est la méthode dite de l'Annuité successorale. Elle est trop connue de tous les statisticiens pour qu'il soit utile de l'exposer en détail.

Sur la position du problème, l'évaluation de la fortune nationale, sur les données essentielles de sa méthode, d'une part, l'annuité successorale augmentée du mon-

(1) *Journal de la Société de Statistique de Paris*, juillet 1888, p. 245.

(2) Voir *Conférence de la Sorbonne*, 1883, p. 3.

tant annuel des donations entre vifs, et, d'autre part, la durée moyenne de la survie des héritiers prise comme multiplicateur, de Foville n'a jamais varié. Il a varié au contraire sur le chiffre même du multiplicateur. Après avoir proposé le chiffre de 35 ans, il avait fini par admettre celui de 32. Mais si cet écart est important en lui-même, il l'est peu par ses conséquences, les chiffres globaux par lesquels se mesure la richesse totale d'un pays comme la France étant approximatifs, à 10, 15 et même 20 milliards près.

De Foville a eu la satisfaction de voir sa méthode faire fortune. En dépit de ses lacunes que de Foville connaissait mieux que personne, en dépit de la résistance et des critiques de certains de nos confrères (1), elle est en effet devenue d'un usage courant, non seulement en France, mais dans beaucoup de pays étrangers.

La méthode de l'annuité successorale ne peut servir qu'à l'évaluation de la masse totale des fortunes privées appelées à changer de mains à la mort de leurs possesseurs. S'agit-il d'évaluer la richesse des collectivités d'ordre public, état, départements, communes, ou des collectivités d'ordre privé, c'est à l'inventaire direct qu'il faut nécessairement recourir. Mais, comme le remarque judicieusement de Foville, il faut tenir compte et du lourd passif qui grève le patrimoine des collectivités d'ordre public, et des doubles emplois qu'on s'exposerait à faire à propos de celui des collectivités d'ordre privé, et, « somme toute, pour passer du montant total des fortunes privées au chiffre de la fortune nationale, il y a plus à retrancher qu'à ajouter » (2).

Quant à l'évaluation de la masse des revenus privés, de Foville a également une méthode à lui qu'il a exposée dans la première édition de la *France économique* (p. 430 et sq.) et qu'il appelle la méthode « des approximations successives ».

Les statistiques foncières, les statistiques douanières, les statistiques monétaires ont été aussi très souvent utilisées par de Foville, mais non sans être aussi discutées et critiquées, avec clairvoyance toujours et parfois avec sévérité. Aux statistiques douanières il avait demandé la plus grande partie des données statistiques employées dans son mémoire sur les variations des prix. Mais il ne leur pardonnait pas leurs lacunes, leurs erreurs, notamment, au sujet du mouvement des métaux précieux (3).

Les statistiques monétaires, au contraire, lui fournissaient habituellement des matériaux de bonne qualité qu'il aimait et qu'il excellait à employer. Tous ses exposés de statistique monétaires comptent parmi les meilleurs de ses travaux. Quelques-uns d'entre eux ont été faits devant l'*Institut international de Statistique* et devant la Société de Statistique de Paris qui ne peuvent pas en avoir perdu le souvenir. De Foville observait et suivait la monnaie comme d'autres observent et suivent la population d'un pays. « Les monnaies, comme les hommes, naissent, vivent et meurent, disait-il, devant l'Institut international, il y a vingt-deux ans, à la session tenue à Vienne, en 1891. Et pendant leur vie, elles font comme nous ; elles travaillent plus ou moins et elles s'usent plus ou moins. Comme nous aussi,

(1) Voir notamment les critiques sérieuses de notre confrère, M. Fahlbeck (*Bull. de l'Inst. int. de Stat.*, t. XIII, 1^{re} liv., p. 187), et celles qu'il a développées dans la session de l'Institut international de Statistique, tenue à Vienne en septembre 1913.

(2) *La France économique*, 1^{re} édit., p. 444.

(3) On trouvera l'exposé très complet de ses critiques dans les numéros d'août et septembre 1894 de la *Revue du Commerce*.

elles circulent, elles voyagent, elles s'expatrient parfois ; et parmi celles qui émigrent ainsi, il y en a qui reviennent au pays natal ; il en est d'autres qui ne rentrent jamais. » Peut-on imaginer rien de plus charmant et de plus vrai à la fois ? Pour de Foville, la statistique monétaire était une véritable démographie. Il en était le grand maître incontesté, comme Levasseur et Bodio sont les grands maîtres de la démographie humaine.

Il a eu, en matière de statistique monétaire, la bonne fortune de ne pas se borner à utiliser les dénombrements organisés et opérés en dehors de lui. C'est par lui que furent conçues et organisées les enquêtes monétaires faites en France en 1878, 1885 et 1891. Et c'est lui qui, des données fournies par ces enquêtes, sut tirer des conclusions du plus haut intérêt sur la composition de la circulation monétaire française (1).

La *France économique* appartient à la fois à l'œuvre économique et à l'œuvre statistique d'Alfred de Foville. C'est, néanmoins, avant tout, le tableau *statistique* de la France économique qu'il a voulu faire. « Statistique raisonnée et comparative », dit-il lui-même, dans le sous-titre de son livre ; il s'est refusé délibérément à rassembler une simple collection de chiffres et à copier servilement le *Statistical abstract* publié en Angleterre. Il a voulu enchâsser dans un texte tous les chiffres que nous donne le *Statistical abstract* ; il a voulu aussi « que ce texte tînt plus de place que les chiffres (2) ». Et dans ce texte, dont la limpidité rend la lecture aussi agréable que celle du meilleur roman, il a mis deux choses : 1° une bibliographie complète de la statistique contemporaine, avec des indications sur la nature et la valeur des documents, sur le degré de confiance qu'ils méritent ; 2° des commentaires propres à faciliter la saine interprétation des chiffres groupés. « Ce qui nous manque aujourd'hui, malgré tant de travaux remarquables, écrivait de Foville, dans l'introduction de sa première édition (3), c'est un *Manuel* qui les résume ; c'est un *précis*, qui réponde, sinon à toutes les questions, du moins aux plus importantes et aux plus usuelles ; un précis qui puisse utilement trouver place sur toute table où l'on travaille, sur la table de l'instituteur comme sur celle de l'étudiant, sur la table de l'industriel comme sur celle du négociant, sur la table du journaliste comme sur celle du député. Voilà ce qui manque. Notre ambition serait d'avoir comblé cette lacune. »

Pourquoi le succès de la *France économique* n'a-t-il pas répondu à l'effort et à l'attente de son auteur ? Pourquoi ce livre si bien fait n'a-t-il pu dépasser la seconde édition publiée en 1890 ? Pourquoi n'a-t-il pas rencontré les dizaines de milliers de lecteurs que de Foville semblait entrevoir en 1887 ? Cet échec relatif paraît assez facilement explicable. La statistique économique, si intéressante et si importante qu'elle soit, ne peut pas toujours suffire aux industriels et aux négociants, et, à plus forte raison, aux journalistes et aux députés, aux instituteurs et aux étudiants auxquels de Foville destinait son livre. La *France économique* ne contient pas assez de chiffres, et le texte y tient trop de place. Plus de chiffres et moins de texte, plus

(1) Voir sur les résultats de ces enquêtes sa communication à l'Institut international de Statistique, à la session de Vienne de 1891.

(2) *La France économique*, 1^{re} édit., 1887. Introduction, p. 6. La 2^e édition, publiée en 1890, contient 554 pages de texte et 22 cartes ou diagrammes. On trouvait dans la 1^{re} 478 pages et 12 cartes et diagrammes.

(3) *Id.*, *ibid.*, p. 3.

de statistique et moins d'économie politique, voilà selon nous, quelle eût dû être la vraie formule de ce *précis* qu'on voudrait voir « sur toute table où l'on travaille ». Plus de chiffres : il fallait ajouter aux statistiques économiques toutes les statistiques politiques, sociales, intellectuelles, morales, que nous possédons. Il fallait réunir toutes les catégories de chiffres que l'on trouve aujourd'hui dans presque tous les *Annuaire statistiques* des pays civilisés, dans l'*Annuaire statistique de la France*, en particulier. Moins de texte : les explications et discussions relatives aux sources devraient être réduites au minimum ; elles pourraient, à la rigueur, être reléguées dans des notes au bas des pages. Et quant à l'interprétation des chiffres, qui tend à faire du livre une sorte de manuel d'économie politique, elle devrait disparaître.

Disons un mot, enfin, des travaux dont le mérite revient presque tout entier à de Foville bien qu'ils n'aient pas été son œuvre exclusive. C'est le *Bulletin de Statistique et de Législation comparée* du ministère des Finances, et c'est le *Rapport annuel du Directeur des Monnaies*. Ils ne portent pas sa signature. Mais ils portent sa marque. Leur méthode et leurs cadres sont de lui. L'esprit qu'on y sent circuler à travers les documents et les chiffres est bien le sien.

Mais ici, il n'y a pas de résumé possible

Nous avons relevé, dans les 32 volumes formés par le *Bulletin de Statistique* de 1877 à 1893, des centaines d'articles qui offrent un grand intérêt à la fois pratique et scientifique, parce qu'ils s'appliquent tous à des faits observés pendant de longues périodes ou dans des pays différents. Le choix de ces articles et leur insertion dans le *Bulletin* ne peuvent pas ne pas être l'œuvre personnelle de Foville. Ne semble-t-il pas qu'en publiant, sous son nom, la liste de ces articles, nous rendrions un juste hommage à sa mémoire et un signalé service aux chercheurs que la table des matières ne renseigne pas toujours assez bien sur le contenu des documents ?

Telle est, Messieurs et chers Confrères, l'esquisse que j'ai pu faire de la vie et de l'œuvre d'Alfred de Foville. Nul plus que moi n'en sent toute l'imperfection et nul plus que moi ne la déplore. D'autres auraient pu, d'autres pourront, un peu plus tard, la tracer d'une main plus sûre et avec plus d'autorité et de talent. J'ose dire que personne ne l'eût fait et ne le fera avec un plus profond attachement à sa mémoire.

Fernand FAURE.